

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PARCOURS DE FEMMES EN SITUATION DE GRANDE PRÉCARITÉ. QUELLE EMPREINTE POUR  
QUELLES INSTITUTIONS.

ESSAI

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

STEPHANY SQUIRES

OCTOBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cet essai doctoral se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

L'écriture de cet essai s'est échelonnée sur de nombreuses années, où la traversée des différents cycles de saisons a permis de garder le cap sur l'essentiel, c'est-à-dire les liens. Cette section me permet de dresser le portrait de ces liens précieux qui m'ont accompagnée durant ce parcours fondateur du doctorat, afin que je puisse poursuivre le chemin du travail en psychologie.

Merci, Véronique Lussier, de m'avoir accueillie au doctorat sous ta direction. Merci de m'avoir fait confiance, de m'avoir laissé le temps nécessaire, sans jamais me pousser là où je n'étais pas encore prête à bouger, et d'avoir accepté mon côté solitaire, indépendante. Merci de m'avoir écoutée, lue, commentée, encouragée, surtout de m'avoir accompagnée à me découvrir dans ce projet de recherche. Merci pour ce travail rigoureux et passionné lors des derniers milles de l'essai. Merci pour cette grande inspiration que tu es pour moi et dont j'aime bien à penser que je porte maintenant quelques traces à mon tour.

Merci, Sophie Gilbert, pour l'accompagnement et l'engagement inconditionnels dans ce projet de recherche. Merci pour les réflexions stimulantes et authentiques, pour la passion de la transmission ainsi que de la présence sur le terrain avec cette pensée psychanalytique que nous partageons.

Merci, Patrick St-Pierre, de m'avoir appris le fondement du métier : l'écoute, la présence, le lien affectif bienveillant. Merci d'avoir été cet humain qui *bienveillance*, celui qui a offert suffisamment de lanternes lors de ces longues plongées sous-terraines.

Merci, ma petite sœur Valéry Boivin, de m'avoir ouvert les chemins de l'amour inconditionnel ainsi que de la force d'aimer dans la différence. Merci, ma grande sœur Nancy Squires, d'avoir été ce modèle qui ose sortir des sentiers déjà frayés et qui porte ses convictions au-delà de l'espérance.

Merci, mon père Bob Squires, d'être cet homme de détermination et d'innovation constante. Et un immense merci pour l'aide financière qui m'aura donné ce grand cadeau qu'est celui du temps afin que je puisse accomplir avec plaisir et concentration ce long parcours doctoral.

Merci, mon parrain Christian Lapanne et ma marraine d'adoption Marie-Josée Labonté, d'être arrivés dans ma vie juste au bon moment avec tout cet amour et ces moments de joie partagés.

Merci, chère famille Chamberland-Laprade d'avoir été accueillants et supportants dans ce grand départ vers mes études universitaires.

Merci, mes ami.es et collègues pour votre présence indéniable dans cette période de mon parcours de vie. Un remerciement tout particulier à Virginie Dubé, Jade Langevin, Michel Rhéaume, Julie Bédard, Myriam St-Louis, Mathilde Corbeil, Annie Paquin, Marc-André Foisy, Yves Dupuis, Véronique Tremblay et Frederick Bellavance.

Merci à mes superviseuses Terry Zaloum et Gabriela Legorreta d'avoir été ces modèles de femmes psychanalystes singulières et prodigieuses. Quelle précieuse chance dans mon parcours !

Merci Dominique Scarfone ainsi que tous les membres du séminaire « Penser avec Freud » de la SPM qui m'avez offert un vaste horizon de réflexions riches et stimulantes.

Merci Crapule et Vipère, mes fidèles compagnons félins, toujours présents avec chaleur dans ce processus d'écriture et de lecture.

Merci Samuel Alexandre, pour la passion, la reconnaissance, l'accompagnement tout naturel dans cette grande finale de l'écriture de l'essai. Merci pour l'amour ainsi que l'admiration que tu portes à mon égard. Je t'aime.

Enfin, un merci aux trois participantes de cette recherche. Un merci rempli de reconnaissance et d'humilité. Un merci qui j'espère s'entend à la lecture de cet essai. Sans vous chères participantes, il n'y aurait rien de ces écrits.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	v
RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 Problématique .....	3
1.1 L'itinérance chez les femmes.....	3
1.1.1 L'itinérance <i>cachée</i> .....	6
CHAPITRE 2 Cadre conceptuel.....	11
1.2 De l'institution vers les institutions .....	11
1.3 L'affiliation et l'affiliation.....	12
1.4 Le sens et la représentation .....	14
1.5 La Transmission .....	16
1.6 La répétition comme pétition renouvelée.....	17
CHAPITRE 3 Objectifs de recherche.....	21
1.7 Objectifs généraux.....	21
1.8 Objectifs spécifiques.....	21
CHAPITRE 4 Méthodologie .....	22
1.9 Paradigme et posture de recherche .....	22
1.10 Population ciblée .....	24
1.11 Recrutement.....	25
1.12 Méthode de cueillette des données.....	25
1.13 Principes éthiques .....	27
1.14 Analyse des données .....	28
1.15 Revirement méthodologique.....	29
1.15.1 Analyse des données par portrait .....	30
1.15.2 <i>Délier, relier, une pièce maîtresse de tout travail d'analyse</i> .....	31
1.15.3 <i>La transcription comme inscription intersubjective</i> .....	34
CHAPITRE 5 Présentation des résultats .....	36
1.16 Portrait premier.....	37

1.17 Portrait deuxième.....	47
1.18 Portrait troisième .....	54
CHAPITRE 6 Discussion des résultats.....	68
1.19 La <i>Hilflosigkeit</i> : l'état de détresse infantile .....	69
1.20 La répétition telle une pétition renouvelée 2.0.....	74
1.21 Le corps et les transferts .....	79
1.22 L'exil (l'issue) .....	84
CONCLUSION .....	88
ANNEXE A Schéma d'entretien .....	91
ANNEXE B Formulaire de consentement.....	95
ANNEXE C Certificat éthique.....	102
BIBLIOGRAPHIE .....	103

## RÉSUMÉ

Cet essai s'inscrit dans un projet de recherche qualitative d'approche psychanalytique ayant comme sujet principal la détresse psychique de femmes en situation de grande précarité; population de plus en plus touchée par les inégalités sociétales et délaissée dans nos institutions de soins. Nous interrogeons notamment, sous l'angle des liens affectifs, les notions d'affiliation, de répétition et de transmission dans la rencontre sujet-institutions. Pour ce faire, nous avons rencontré trois femmes provenant de centres d'hébergement pour femmes en difficulté lors d'entretiens abordant leur parcours de vie. Les modalités de mise en forme de nos résultats ont fait l'objet d'un revirement méthodologique, pour penser autrement l'inscription dans la rencontre sujet-chercheuse universitaire et la transmission de cette expérience métabolisée à la lumière de ses enjeux transféro-contretransférentiels. L'analyse propose ainsi trois portraits sous forme littéraire à l'adresse des trois participantes. La discussion des résultats permet de réfléchir à l'éthique et à la créativité nécessaires d'une réponse des institutions à la répétition vécue par ces femmes, entendue comme pétition renouvelée.

Mots clés : Femmes – situation de grande précarité – recherche qualitative – psychanalyse – institutions



## INTRODUCTION

Un constat navrant s'impose actuellement : nos institutions s'enlisent, sous prétexte « d'optimisation » et de poursuite de meilleurs « rendements », dans des mécaniques bureaucratiques déshumanisantes. C'est le cas, notamment, dans les institutions de soins en santé mentale, où nos offres de services sont orientées vers des pratiques uniformisées et rentables, sous le couvert de la science positiviste, sans que soient suffisamment mis en cause les grands financements pharmaceutiques sous-jacents. Nous assistons à une mise en place d'offres prédéterminées et pré-pensées dans les traitements psychologiques et psychosociaux, au détriment de l'écoute et de l'observation des demandes des sujets rencontrés. Il nous semble qu'une distance de plus en plus grande se fait ressentir entre celui ou celle qui offre et celui ou celle qui demande de l'aide, des services d'aide, et ce plus spécifiquement auprès des patients et patientes dites « complexes », à problématiques multiples. Ceux et celles qui ne répondent pas bien au traitement en 12 séances offert dans nos services publics de soins. Même les organismes communautaires qui ont été autrefois créés pour pallier les manquements au niveau public tendent à reprendre ces mêmes modèles rapides et efficaces, financement de l'État oblige. Notre essai s'inscrit donc dans une tentative de ramener dans ce champ la pensée, les mouvements, les liens affectifs nécessaires à toute relation dite d'aide, de traitement psychique. Pour les femmes en situation de grande précarité, la faillite des institutions publiques à leur endroit entre en résonance avec les conditions qu'elles vivent dans la sphère privée ainsi qu'avec leur histoire personnelle. Nous souhaitons réfléchir et interroger le rapport complexe qui se noue entre, d'une part, leur parcours de vie et, d'autre part, les manquements des institutions où un protocole et une logique de rendement médiatisent toute relation de soins.

Questionner le lien aux institutions à l'intérieur d'un travail universitaire n'est pas sans risque, *a fortiori* lorsque les interlocutrices de la chercheuse incarnent les paradoxes et les souffrances de la désaffiliation. Nous avons dû nous résoudre à devenir partie prenante de

ce dilemme. Nous étions déterminée à nous méfier des significations proposées de l'extérieur, à échapper à la réduction d'une compréhension linéaire, à ne pas renforcer les failles d'inscription. Nous n'avions pas prévu que la question des représentations de ces femmes à l'égard des institutions nous placerait face à elles en tant que représentante de l'institution, pourvue d'un arsenal analytique facilement détourné en moyen de saisie. L'étude de l'impact du passage par différentes institutions est devenue celle de l'impact du passage par l'écoute de la chercheuse. La mise en récit de trajectoires de vie est devenue une mise en récit métabolisée d'une rencontre, avec ses pouvoirs de transformation. Voilà le parcours insoupçonné dont nous tenterons de rendre compte dans cet essai.

Pour faire état de notre démarche de recherche, un premier chapitre sera consacré à l'exposé de la problématique précisant le sujet à l'étude. Le deuxième chapitre déploiera le cadre conceptuel dans lequel s'enchaîne notre réflexion, tandis que le troisième permettra de préciser de nos objectifs de recherche. Nous présenterons ensuite dans un quatrième temps les assises méthodologiques de la construction de notre projet, de même que l'évolution des spécificités de notre posture d'analyse des données. La présentation de nos résultats fera l'objet du cinquième chapitre, et leur discussion occupera le sixième. Nous proposerons en conclusion nos espoirs et nos questionnements de relance pour donner suite à cet essai, que nous avons voulu à la fois exploratoire et résolument engagé.

## CHAPITRE 1 Problématique

### 1.1 L'itinérance chez les femmes

Le phénomène de l'itinérance prend de l'ampleur dans les grandes villes occidentales et ce phénomène n'exclut pas la population féminine, au contraire. Comme nous le rappellent certains auteurs (Laberge, Morin et al., 2000), les dynamiques reliées au phénomène de l'itinérance sont nécessairement « traversées par des traditions, des institutions, des politiques qui sont propres à chaque société » (p. 83). Au même titre que d'autres réalités complexes, l'itinérance des femmes nécessite d'être abordée de manière plus ciblée, car elle semble, pour l'instant, être encore entremêlée dans le phénomène global de l'itinérance visible. En effet, la réalité de la population féminine commence tout juste à être prise en compte de manière plus ciblée, comme en témoignent des efforts récents de cerner l'itinérance cachée. Nous pensons notamment à une tentative de l'inclure dans le dénombrement du 24 avril 2018, dans un deuxième portrait de l'itinérance au Québec (MSSS, 2018) ainsi qu'à l'étude proposée par l'Institut de la statistique au Québec avec « Itinérance cachée : définitions et mesures » en 2020. Plusieurs facteurs font état de la situation spécifique vécue par les femmes, notamment celle de l'augmentation significative des demandes effectuées au niveau de l'hébergement, des services d'aide psychologique et de sécurité. Effectivement, à l'échelle du Québec, le taux d'occupation des lits dans les centres d'hébergement pour personnes en situation d'itinérance est estimé à 78,8 %, soit 357 495 sur les 453 483 places disponibles (MSSS, 2014). À l'heure actuelle (2022), la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes indique que le taux d'occupation est toujours près de 100% et que près de 10 000 demandes d'hébergement sont refusées faute de places. Il y aurait présentement près de 3000 femmes et 1500 enfants hébergés par les maisons membres de la FMHF (2022). Cette spécification face à la population féminine en situation de précarité (et non plus seulement l'itinérance visible en général) permet de constater un manque d'hébergement massif pour les femmes. Lorsque nous prenons en comptes les 10 000 demandes d'hébergement refusées pour les personnes ayant contacté les maisons d'hébergement spécifiquement pour femmes, nous pouvons questionner les

chiffres démontrant des places encore disponibles pour accueillir la population en itinérance. En effet, la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes « déplore de son côté le peu d'actions s'adressant précisément aux femmes, alors que les refuges pour cette population débordent. » (Blais, A. 2014. LaPresse)

L'augmentation en nombre ne semble pas être le seul facteur préoccupant pour les intervenantes travaillant auprès de ces personnes. En effet, la complexité des écueils vécus par les femmes utilisatrices de services d'hébergement est largement soulevée par nombres d'organismes leur venant en aide (Gilbert et al. 2017), dont *La rue des femmes* qui le souligne clairement depuis 2012. Des réflexions autour de nouvelles « pratiques » dans le domaine de l'intervention démontrent une réalité en mouvance chez cette population ciblée.

Voici la définition de l'itinérance que propose le gouvernement du Québec en 2014:

[L'itinérance] se caractérise par l'absence ou l'impossibilité d'avoir un « chez-soi », un lieu où l'on se sent bien et protégé, un lieu à soi, reconnu par les autres, où l'on retourne pour se reposer et pour se retrouver dans l'intimité. Ce lieu, c'est le domicile. Ne pas avoir de domicile, être sans adresse fixe ou dans des conditions de logement très instables, c'est être sans lieu à soi, sans chez-soi. Le chez-soi est plus qu'un abri. Ne plus avoir de chez-soi, c'est toujours plus que d'être sans abri pour la nuit. L'absence de domicile se traduit par la difficulté d'être en relation avec les autres, de s'inscrire comme participant dans des institutions communes. (Politique Nationale lutte contre l'itinérance, 2014, p. 29)

À partir de cette définition et comme expliqué dans l'ouvrage *L'errance urbaine* (2000), la nécessité de développer des approches multiples qui tiennent compte de la personne dans son intégralité est largement validée et proposée. Dans le plan d'action interministériel en itinérance (p. 29, 2021) les besoins particuliers des femmes en situation d'itinérance sont mis de l'avant avec une reconnaissance plus spécifique concernant la stigmatisation, l'exclusion et la violence dans leur parcours de vie. De plus, les femmes itinérantes elles-mêmes ne forment pas un groupe homogène et chaque réalité suppose des réponses authentiques, adaptées aux vécus singuliers tout en portant une réponse collective claire et

soutenante. Les liens qui seront détaillés plus loin entre le phénomène de l'itinérance des femmes et les transformations sociétales des dernières décennies s'inscrivent dans ces réalités. Bien que l'on constate une augmentation croissante de l'itinérance chez les femmes en termes quantitatifs, le risque de ne s'en tenir qu'à des données statistiques — importantes certes, mais non exclusives — pourrait négliger la réflexion face à l'éventail des demandes possibles, à la rencontre singulière entre les intervenantes et ces femmes, aux écueils et impasses au plan psychique, etc. L'importance de réfléchir également en termes de sens, de compréhension historique et développementale, de même qu'en fonction du récit singulier, suppose de soutenir les interventions autrement (Gilbert et al. 2020; 2017). Il s'agit de donner la parole aux femmes afin de mieux comprendre, notamment, une problématique située à la jonction de l'individuel et du social. Par exemple, il s'agirait de distinguer le sens donné aux expériences vécues et aux représentations que ces femmes peuvent avoir d'elles-mêmes en lien avec ce qui est proposé comme plan d'actions par les différents ministres de la santé et des services sociaux ainsi que les organismes communautaires. Un des principaux objectifs de notre recherche est d'éclairer les chemins parcourus par cette population féminine, en remontant jusqu'à l'enfance afin d'observer les représentations dynamiques sous-jacentes entre les liens vécus à l'enfance et ceux vécus actuellement. Cette interrogation semble d'autant plus pertinente compte tenu de l'émergence de nouvelles ressources, dans un souci d'adéquation à la diversité et à l'augmentation des femmes itinérantes dans différentes régions du Québec (Gilbert et al. 2020). Plus largement, la théorie du genre est intégrée à notre compréhension du phénomène de l'itinérance chez les femmes afin d'aborder la différence des sexes dans ses aspects sociologiques. Notre étude s'ancre dans l'importance de s'attarder aux différences, aux nuances et aux subtilités tout en reconnaissant la toile de fond sociale et institutionnelle en place. Il importe de souligner que cette reconnaissance de la différenciation sexuelle n'est pas abordée comme vision exclusive ni péjorative, mais plutôt dans l'espoir de nourrir une compréhension plus nuancée du phénomène de l'itinérance vécu par des femmes.

### 1.1.1 L'itinérance *cachée*

Étant donné son caractère spécifique, ce projet exige de considérer à part l'itinérance vécue par la population féminine. Pour ce projet, il apparaît nécessaire de différencier, à un certain niveau, l'itinérance vécue par la population féminine. À première vue, il est possible d'affirmer que les femmes sont moins nombreuses que les hommes dans la rue. Par contre, nous devons prendre en compte le type d'itinérance *cachée* (Laberge, Morin et Roy, 2000) qui correspondrait davantage à la situation vécue par certaines femmes. Cette différence au niveau de la visibilité de l'itinérance serait un des facteurs minimisant l'ampleur attribuée au phénomène chez les femmes, alors que selon d'autres indicateurs, il est décrit comme étant en croissance (MSSS, 2014). Une des définitions possibles concernant l'itinérance dite *cachée* est celle où les femmes itinérantes

[...] choisiraient des activités qui, tout en les mettant dans des situations difficiles, les rendent moins visibles socialement. Certaines de ces stratégies comportent des risques pour la santé et l'intégrité des femmes et peuvent même affecter leur capacité réelle de sortir de l'itinérance. [...] De plus, leurs besoins de protection et de stabilité (Wolch et Dear, 1993) amèneraient plusieurs d'entre elles à privilégier différents types d'arrangement avec des partenaires masculins pourvoyeurs, même si ceux-ci comportent aussi leur lot de risques [...] (Fisher *et al.*, 1995). (Laberge, Morin et Roy, 2000, p.92)

De plus, certains écrits affirment que les femmes auraient tendance à camoufler leur situation d'itinérance à cause de plusieurs raisons telles que : 1) les différentes formes de victimisation liées à leur plus grande vulnérabilité vécue ou appréhendée (D'Ercole et Struening, 1990), 2) le désir de conserver ou récupérer la garde ou les contacts avec leurs enfants, 3) des pertes de revenu qu'elles souhaitent éviter ou encore, 4) afin d'éviter le jugement des autres (Racine, 1991). À la lumière de ce qui précède, ces particularités permettent l'élargissement de la définition de l'itinérance pour cette population spécifique. Finalement, la prostitution et le recours à tout ce qui entoure l'industrie du sexe est un exemple manifeste de l'itinérance *cachée* qui touche plus spécifiquement les femmes (Gélineau, 2008). Par ailleurs, Gélineau rappelle que la pauvreté est « le 4<sup>e</sup> grand facteur de fragilisation qui émerge de l'histoire des femmes » (2008, p. 67). Le CREMIS a également

récemment publié un rapport définissant brièvement l'itinérance cachée comme « une itinérance “organisée” pour éviter l'exposition à la rue et la stigmatisation » (2022). La notion d'« organisation » proposée dans cette définition appelle une réflexion, que nous mènerons plus loin dans la discussion. Notons tout de même provisoirement l'étymologie du mot, qui rappelle — en deçà d'une simple connotation d'« ordre » — son lien avec un besoin et un élan *vitaux* : « Vient du substantif latin “organum” et du grec “organon” qui désigne au XII<sup>e</sup> siècle XIV<sup>e</sup> siècle un instrument de musique, la voix, un organe du corps. Outre un sens musical, organiser signifie : “disposer de manière à rendre apte à la vie” » (Wikipédia).

Une des spécificités importantes chez les femmes en situation d'itinérance est celle d'un passé caractérisé par la violence : agression sexuelle, violence psychologique, physique, conjugale ou familiale (Politique nationale de la lutte contre l'itinérance, 2014). En effet, des données sociodémographiques issues de l'étude de Gélinau (2008), menée à Québec, indiquent que sur les 57 femmes rencontrées, 81 % présentaient un lourd passé de violence. Le dénombrement des personnes en situation d'itinérance au Québec (p. 58, 2019) vient soutenir ces données sociodémographiques où les femmes évoqueraient plus souvent que les hommes les mauvais traitements subis par un ou une partenaire de vie ou encore par un parent ou un tuteur. Nous pouvons donc évoquer le potentiel traumatique qui découle d'un tel passé, bien que la clinique nous montre l'extrême diversité des traumas et de leurs effets. La précocité des traumatismes serait un facteur de fragilisation non négligeable dans de tels cas. La Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté (maintenant « Fédération des maisons d'hébergement pour femmes ») soulignait également en 2008 que les femmes se retrouvant dans des centres d'hébergement ont généralement vécu de la violence dans l'enfance et une absence de protection des autres adultes ou parents de leur entourage. Cette réalité infantile peut mettre en lumière un des liens possibles vers la désaffiliation familiale et sociale. Dans un article de Gilbert et Lussier, nous pouvons lire que « l'impact de l'histoire familiale sur les relations actuelles des jeunes peut également prendre la forme d'une souffrance qui se répète » (2007, p. 132). Cet article

aborde notamment les impacts qu'a la relation aidant-aidé, et fait ressortir la dynamique relationnelle complexe qui se joue et se rejoue entre les deux parties. Par ailleurs, l'article de Lafortune et Gilbert pointe avec justesse l'importance de rendre accessibles les représentations psychiques pour que « s'entende *autrement* le sens de certaines problématiques » (p. 105, 2017). Ces auteurs soulignent notamment l'importance d'offrir des réponses psychiques, et non seulement matérielles, aux demandes d'aide des populations en situation de précarité afin de trouver une voie de passage entre les agirs manifestes ainsi que les résistances psychiques vers des élaborations structurantes et déconflictualisantes. Ils proposent le génogramme libre<sup>1</sup> comme outil pour aider les intervenants et intervenantes à ouvrir les possibilités de liaisons face aux enjeux générationnels, souvent inconscients, des personnes côtoyant leur service d'aide. Évidemment, ils font ressortir l'importance de l'intervention de proximité qui « favorise une plus grande ouverture [...] à l'aide proposée » (p. 102, 2017). Enfin, la question du rapport à l'aide pour cette population apparaît prioritaire dans les réflexions à mener dans cette recherche.

Dans un autre registre, une étude ayant analysé les représentations liées à la dimension relationnelle de l'itinérance affirme que les ressources d'aide fréquentées sont un lieu symbolique où se rejouent fréquemment des enjeux liés à un passé familial (Lussier et Poirier, 2000). Effectivement, 92 % des sujets rencontrés lors de ce projet de recherche ont relié leur itinérance à leur contexte familial premier (Poirier, Lussier et al. 1999). Toutefois, ce sont 66 % des femmes rencontrées qui ont souffert du rejet maternel alors que pour les hommes il s'agit d'un peu moins de 35 %. Ces chiffres peuvent sous-entendre que des événements du passé familial n'ont pas la même résonance chez les femmes que chez les

---

<sup>1</sup> « Le génogramme *libre* est un modèle plus récent et alternatif au génogramme classique. [...] Ce dernier est alors invité, par une consigne libre et ouverte, à dessiner sa famille *telle qu'il se la représente* (Rosenfeld et Duret, 2013 ; Tuil, 2005), sur au moins trois générations. » (Lafortune et Gilbert, 2017)



hommes. Chez certains sujets, il ressortait que les parcours de personnes itinérantes aux apparences solitaires et détachées seraient, en fait, plutôt

peuplés de « fantômes » relationnels, et la hantise qui domine la vie affective se manifeste par un discours habité d'un questionnement perpétuel. Les intervenants des ressources d'aide et d'hébergement en deviennent les récepteurs et font les frais de l'ambivalence qui s'y rattache. (Lussier et Poirier, 2000)

Dans un article, l'anthropologue et démographe Cynthia Lewis (2016) souligne le manque d'informations concernant les parcours singuliers de ces femmes : « on ne s'est que partiellement penché sur la complexité de l'itinérance – notamment la dimension cachée – et la diversité des parcours individuels face à cette problématique, et tout particulièrement celles des familles, des femmes et des jeunes filles » (Lewis, p.13).

L'angle abordé pour ce projet de recherche s'inscrit dans la réalité des dynamiques psychiques complexes qui se jouent à la frontière de l'agir et de la conscience, là où le passé et l'actuel s'entrecroisent souvent sans savoir. Une compréhension en profondeur des parcours liés à l'itinérance au féminin questionne au premier chef la désaffiliation et les failles d'inscription chez ces femmes. Or, nous ne pouvons faire l'économie de la dimension institutionnelle dans leur parcours de vie et nous tenterons d'expliquer comment la notion d'institution est plus complexe qu'un simple dispositif soignant, éducatif, juridique, etc. Cet angle du point de vue de l'intrication entre le vécu intrapsychique et celui interpsychique, entremêlé à la notion d'institution, sera notre fil rouge pour cet essai doctoral.

Il ressortira que l'écoute dynamique des expériences de vie singulières offre une vision holistique de ces femmes, ne les réduisant pas à une compréhension linéaire. En effet, le danger de supposer des explications linéaires univoques (lien causal) apparaît significatif pour cette population où les écueils en termes d'aides et de réaffiliations restent encore à comprendre. En ce sens, il ne s'agit pas d'une proposition d'analyse des femmes, mais d'analyse *avec* des femmes interrogeant avec elles leur histoire personnelle ainsi que leur

rapport à l'institution en tant qu'organisatrice de la société et de la culture, et ce, dès l'arrivée au monde du sujet dans sa propre famille. Nous passerons par la porte des établissements qu'elles fréquentent à l'heure actuelle afin d'y entendre les demandes conscientes et inconscientes qui semblent s'y rejouer, notamment dans le rapport à l'aide reçue, espérée et fantasmée. La posture psychanalytique qui sous-tend l'élaboration de notre problématique prend comme postulat que des liens se transmettent de génération en génération (l'outil du génogramme libre en est un exemple) et que l'intime côtoie le collectif et vice versa, autant dans leurs enjeux historiques, développementaux, collectifs que symboliques. Pour soutenir notre réflexion, la prochaine section puise dans le corpus psychanalytique les notions de l'institution et de la répétition, et tentera de mettre en relation les concepts suivants : la filiation et les liens familiaux ; l'affiliation et la transmission ; le sens et la représentation. Ces concepts seront des piliers dans la compréhension de nos deux thèmes centraux, à savoir les femmes en situation de grande précarité et l'institution.

## CHAPITRE 2 Cadre conceptuel

### 1.2 De l'institution vers les institutions

Annamaria Colombo (2015) rappelle que l'effacement des institutions fortes de notre époque induit une forme de perte de repères « normatifs » auxquels se raccrocher. Piera Aulagnier (1980), pour sa part, évoque l'importance du discours de l'ensemble sur les valeurs reconnues par le social comme stabilité « suffisante ». Or, il y a, selon certains auteurs (Drieu, Herlem, Lebrun, etc.) une mutation du lien social et ce discours de l'ensemble semble être en mouvance vers de nouvelles fonctions pour le sujet (Herlem, 2005). Comment se laisser interroger par la marge, ici celle des femmes « itinérantes », à partir d'un point commun qui se voudrait techniquement stable et représentatif du collectif ? Le point commun choisi pour cette recherche est celui qui renvoie à l'institution. Cette section tentera d'expliquer la pertinence de cet angle d'approche pour réfléchir la réalité de la population féminine en grande précarité, et permettra de clarifier de quelles institutions sont mises en cause.

Pour ce qui est de définir l'institution, Jean-Pierre Lebrun (2008) rappelle que le mot, dans *Le Robert*, comporte deux volets : d'une part il s'agit de l'action d'instituer (fondation, établir pour la première fois) et d'autre part il est question de la chose instituée (personne morale, groupement, régime légal). De plus, précisons qu'au pluriel, le mot « institutions » renvoie à « l'ensemble des formes ou structures sociales, telles qu'elles sont établies par la loi et la coutume » (*Le Petit Robert*, 2014, p. 1344). En parallèle, l'étymologie de ce mot vient du latin *institutio* qui lui-même vient de *instituere* qui signifie « d'une disposition, d'un arrangement, d'une instruction. » (Lebrun, 2008, p. 18). Ce rappel précise la double signification qu'induit l'utilisation du terme en plus de son origine, qui renvoie à la notion de commencement et à celle d'enseignement. Ces définitions posent une base à notre réflexion afin que puissent s'étayer les aspects d'ordre psychologique et social dont nous supposons l'impact sur le vécu des femmes en situation d'itinérance. Notre projet s'associe entre autres aux réflexions issues de la pensée et des travaux du psychanalyste René Kaës.

Pour René Kaës, « l'institution est l'ensemble des formes et des structures sociales instituées par la loi et par la coutume : l'institution règle nos rapports, elle nous préexiste et s'impose à nous, elle s'inscrit dans la permanence » (1987, p. 8). À partir de cette définition, un parallèle peut se faire entre le « système » familial qui, comme l'institution, joue un rôle de transmission imprégnée de passé et d'horizon futur. En effet, l'institution peut également être vue et vécue comme une sorte de famille où les valeurs nourricières et les lois se revivent à travers les établissements fréquentés. Toutefois, dans le cadre du présent essai, l'institution ne renvoie pas uniquement à la notion d'établissement associée au lieu physique dans sa matérialité, mais d'abord au processus de transmission qui s'opère au sein d'un établissement (Oury, 2012). Un lien entre la filiation et l'affiliation peut donc se faire à partir de ce processus de transmission. À ce propos, le psychanalyste Guyotat affirme que « le lien de filiation est extrêmement lié à l'organisation culturelle, à la signification que la culture donne à l'organisation de la société. » (2005, p. 17).

### 1.3 L'affiliation et l'affiliation

Dans une perspective plus globale, Guyotat réfléchit d'abord en termes juridiques et anthropologiques et écrit que la filiation est « ce par quoi un individu se relie et est relié, par le groupe auquel il appartient, à ses ascendants et descendants réels et imaginaires » (2005, p. 4) Dans une perspective plus spécifique, il distingue la filiation de type narcissique de celle de type symbolique ou institué. Le premier type renvoie au narcissisme des parents qui serait porté par l'enfant dans une forme de prolongement de leur *ego*. Le deuxième type correspond à ce qui toucherait les règles, la parole, la transmission du nom, les idéaux, etc. Guyotat affirme qu'il y a « traumatisme lorsque la filiation narcissique l'emporte sur la filiation instituée et symbolique » (Guyotat, 2005, p. 24). D'ailleurs, il est intéressant de rappeler que pour Freud (1919) les deux dimensions les plus importantes de la filiation sont d'une part les traces et la mémoire (instituée, symbolique) et, d'autre part, le flux pulsionnel (narcissique). À partir de ces énoncés, on pourra se questionner sur les différentes possibilités d'affiliation lorsque la filiation a été traumatique.

La filiation le cède à l'*affiliation* par un premier processus de désaffiliation, où le sujet met en cause son héritage, sa filiation première, pour adhérer à un nouveau groupe, à d'autres possibles correspondant peut-être davantage à son identité actuelle (Kaës, 1987). L'aspect plus spécifique de l'affiliation retenu pour notre projet peut se comprendre comme « [...] quelque chose [qui] se rejoue et se reprend de ses propres rapports de filiation. Il en résulte la mobilisation inévitable et renouvelée de son propre roman familial » (Kaës, 1987, cité par Vidal, p. 192). Cette citation souligne l'importance de la répétition chez tous les êtres humains, notamment dans ses aspects transgénérationnels. De plus, elle sert d'amorce à notre réflexion pour une population qui aurait à rejouer des conflits traumatiques, comme expliqué précédemment par le psychanalyste Guyotat. Pour Kaës (1987), aux institutions incombe la responsabilité auraient la nécessité de fournir des représentations communes ainsi que différentes possibilités de s'identifier à celles-ci pour ceux et celles les fréquentant. Ces brèves réflexions permettent d'ouvrir sur la question de la désaffiliation et plus spécifiquement d'interroger la désaffiliation et les failles d'inscription chez ces femmes côtoyant des hébergements pour personne en situation d'itinérance.

Deux concepts offrent un éclairage afin de comprendre la désaffiliation telle qu'entendue dans ce projet : 1) le manque de filiation; 2) le manque d'affiliation (Castel, 1991). La première position renvoie au défaut d'inscription dans les liens sociaux primaires — familiaux — souvent relié aux sentiments de protection par des proches. La deuxième position renvoie au défaut d'inscription dans des formes collectives de protection et, en particulier, la protection issue du tissu social tel que représenté par certaines institutions. Ainsi, la désaffiliation peut se comprendre comme un appel à l'autre, comme une façon d'aller à la rencontre de l'autre et de soi. Est-ce la recherche d'une protection « impossible » mais espérée ? En ce sens, Castel (1995) suppose que les gens en souffrance d'inscription — ou désaffiliés — peuvent poser résistance face aux soins et à l'aide proposés, notamment par des symptômes ou des agirs qui pourraient laisser croire qu'ils ne souhaitent pas l'assistance d'un autre, alors que ces rapports de lien seraient beaucoup plus complexes et paradoxaux.

#### 1.4 Le sens et la représentation

Face à cette complexité, nous souhaitons aborder la notion de sens qui peut se lier au phénomène de l'itinérance. Il est d'abord intéressant de retourner au terme plus vaste qu'est celui de *l'itinéraire*. Ce terme, dès l'an 1805, illustre le chemin « à suivre pour aller d'un lieu à un autre » (Rey, 1993/2010, p. 1124). À partir de cette définition, nous pouvons supposer que les personnes dites « itinérantes » sont, en quelque sorte, prises sur le chemin où la destination reste encore à trouver. Pierron (2007) souligne l'importance fondatrice pour l'être humain de se situer tant dans un axe horizontal — contemporain —, que dans un axe vertical — rappelant les devanciers et les successeurs. Prisonnière d'un chemin, l'horizon embrumé, la personne itinérante change va peut-être constamment de lieu, mais semble rester prise dans une spirale directionnelle.

À cet égard, le terme de « sens » renvoie autant à la direction, à la sensation, au jugement, à la raison d'être qu'à la signification (Grondin, 2003). Toutes ces possibilités donnent à réfléchir sur l'importance du sens dans un parcours de vie. Dans notre projet, la notion de sens est entendue — en partie — comme possibilité (ou non) d'appropriation subjective lors des différents passages empruntés dans les parcours de vie. Plus concrètement, on peut s'interroger sur les différents passages vécus par des femmes lorsqu'elles fréquentent un centre d'hébergement pour personnes itinérantes. Comprendre l'impact dynamique de ces passages au sein de différentes institutions (famille, école, église, tribunal, centre jeunesse, hôpital psychiatrique, etc.) semble offrir une voie vers la compréhension des enjeux de désaffiliations apparentes chez cette population. En effet, la réalité des « portes tournantes » semble indiquer une particularité dans ces rapports « sujets-institutions ». L'échec répété du sens et de la représentation psychique peuvent-elles éclairer ces « lieux » où se fait jour l'impossibilité d'affiliation suffisante, voire l'évolution une désaffiliation apparente? À ce propos, la notion d'institution dans le cadre de ce projet exige d'investiguer les dispositions qui auraient échoué ou renforcé ces passages en souffrance, bien loin du sens attendu. L'appropriation subjective nécessaire à l'émergence d'un « sens » implique nécessairement une capacité de représentation.

Pour sa part, Ricœur (1985), concernant la notion de représentation, s'inspire des travaux de Heussi à qui il emprunte la distinction entre représenter au sens de « tenir la place de », et se représenter au sens de « former dans son esprit l'image » d'une réalité absente ou évoquer une réalité passée. Ajoutons à ces acceptions l'origine étymologique de *repraesentare* soit "rendre présent". Y a-t-il une métapsychologie du sens ? Pouvons-nous simplement affirmer que le sens correspond aux signifiants ou aux représentations de mots ? Pour Green (1984), le sens est vital pour la psyché dans la mesure où il est l'« affect d'existence » du narcissisme primaire, sans lequel la personne se voit comme une moins que rien, une pourriture, une plante, voire un non-sujet. Quelles sont les possibilités de « mise en sens » si, par exemple, le sujet a vécu une destruction de sens ou n'a jamais eu accès au sens (secret ou confusion dans son histoire filiale par exemple) ? Nous pouvons supposer un certain décalage entre les représentations de soi et celles des autres si une brèche représentative ou une confusion soi/autre empêche les possibilités d'appropriation subjective. Par exemple, la représentation que peut offrir l'institution (comme porteuse de la transmission et de la loi) pourra-t-elle se conjuguer avec une représentation de l'institution comme gardienne de la temporalité filiale où la continuité dans le temps et dans l'espace peut (p)rendre sens ? Par ailleurs, les fonctions symboliques et symboligènes des institutions proposées par Kaës soulignent la nécessité d'accorder une importance tant aux représentations psychiques des sujets fréquentant des services d'aide (à l'intérieur d'un processus institutionnel) qu'aux représentations provenant du personnel des ressources. Par ailleurs, J.-P. Vidal souligne dans ce même ouvrage, *L'institution et les institutions*, que « les individus transposent au sein de chaque institution les relations et les défenses établies au départ dans la famille » (1987, p. 180). Somme toute, l'itinérance vécue par certaines femmes, réfléchi sous l'angle de la filiation et l'affiliation, soulève la question d'une *reprise* des rapports filiaux et de l'imaginaire familial dans le recours actuel aux institutions.

## 1.5 La Transmission

Lorsque la transmission est comprise comme n'étant « ni diffuser, ni transférer mais bien habiter cette brèche entre le passé familial et son futur qui laisse indéterminés les possibles » (Pierron, 2007, p. 21), ses rapports à la filiation deviennent apparents. Or, lorsque la transmission traverse les générations sans mots, sans sens, sans portée symbolique ni contenant psychique, nous ne sommes plus devant une brèche à investir mais plutôt face à l'abysse d'un traumatisme de filiation tel qu'élaboré précédemment par Guyotat.

Pierron (2007) fait une distinction importante entre le lien de filiation (familial) et celui d'affiliation (amical) en spécifiant que la transmission n'offrirait pas les mêmes assises et n'aurait pas les mêmes buts selon son origine première (familiale). En effet, pour Pierron, la famille serait la possibilité d'une première institution singularisante pour chaque sujet permettant une ouverture vers de possibles affiliations dans le futur. Notre projet soulèvera la question des possibilités singularisantes liées à l'affiliation au sein des institutions tout en soulignant le risque d'enfermant encouru par des mécanismes de répétitions figées liées aux transmissions familiales originales. Or, il semble justement que la répétition au sein des différents lieux pose problème chez cette population. Par ailleurs, la désaffiliation est généralement évoquée lorsque le sujet de l'itinérance est abordé. Comme soutenu précédemment, le rôle de l'institution porte le mandat de la continuité et de la permanence (Kaës, 1987). Le système institutionnel de soins accuse actuellement une grande difficulté à offrir une aide constante auprès de cette population en marge du système sociétal commun. À la lumière des données statistiques évoquées dans la section de la problématique, tout porte à croire que notre modèle institutionnel actuel n'arrive pas encore à défaire le nœud qui permettrait de relancer autrement l'aide offerte à cette population. Or, plutôt que de pencher vers la singularisation du sujet, la dynamique « des portes tournantes » semble pointer vers la force de la répétition des traumatismes de filiation originaire chez cette population (impossibilité du deuil filial, refus du nouveau lien, etc.) tout comme la répétition de l'offre de services proposés.



Pour les femmes en situation de grande précarité, l'errance pourrait être comprise comme étant l'occasion d'échapper aux formes de relations parentales insatisfaisantes, comme le soulève Annamaria Colombo (2015). Elles pourraient s'affilier autrement, advenir comme sujet devant et avec l'autre dans d'autres lieux (incarnés par d'autres figures) d'échanges et de transmissions. Cela leur permettrait d'investir des contextes relationnels dans lesquels elles pourraient se sentir davantage reconnues. En d'autres termes, à partir des premières formes de relations familiales, elles ont et cherchent peut-être encore un lieu où de nouveaux repères et de nouvelles transmissions pourront les faire advenir comme participantes au monde. Cela dit, les résistances et la répétition psychique complexifient cette possibilité d'affiliation renouvelée. En ce sens, l'importance de l'institution ne peut être déniée, mais il semble nécessaire de mieux comprendre les rouages complexes de ces dynamiques à la fois interpsychiques et intrapsychiques.

#### 1.6 La répétition comme pétition renouvelée

La transmission, entendue comme reprise du passé dans le présent, rappelle l'inévitable de la répétition chez l'humain. Dans un premier temps, il est intéressant de retourner à l'étymologie du mot *répétition*. Ce mot serait issu du latin *repetitio* et aurait été emprunté par les juristes pour signifier l'« action de redemander, de réclamer » (*Dictionnaire Historique de la langue française*, 2010, p.1912). Dans cette perspective, une des procédures juridiques s'appelle « l'action en répétition de l'indu » et s'applique au droit qui appartient à quelqu'un « d'obtenir le remboursement de la valeur dont une autre [personne] s'est injustement enrichie à ses dépens » (Braudo, 1996-2017). Or, d'un point de vue psychologique, il est possible d'associer cette définition à la répétition psychique, dont le fondement serait d'abord éthique, dès lors que quelque chose serait redemandé à quelqu'un d'autre. Toutefois, lorsqu'il s'agit de la répétition psychique, par quelle éthique répondre à cette forme de demande, qui du point de vue psychanalytique échappe à la conscience ? Il est possible de soulever l'hypothèse, si nous transposons cette définition

juridique à une scène psychique, qu'une forme de (re)demande s'actualise dans un mouvement ou un appel à être reconnu par l'autre. Et donc, une dynamique d'ouverture peut se comprendre entre l'adresse à l'autre — manifeste et/ou latente — et l'attente d'une réponse par cet autre. À partir de ces réflexions, la répétition n'est pas synonyme de fermeture, mais plutôt d'ouverture. Par ailleurs, d'un point de vue psychanalytique, la répétition permet la possibilité de rencontre, par le transfert, du passé dans le présent. En effet, selon Freud, la répétition passe par l'acte : « [...] l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais il l'agit. Il ne le reproduit pas sous forme de souvenir mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète. » (Freud, 1914/2007, p. 120). En effet, la manifestation d'une compulsion (contrainte) de répétition dans la cure au sein du transfert éclaire les résistances du patient. Dans la cure analytique, une rencontre peut émerger lorsque, par le transfert, une prise de conscience permet d'entrevoir que ce sentiment n'appartient pas totalement au présent. Invoquons encore, à ce titre, deux auteurs contemporains qui réactualisent et approfondissent cette description freudienne de la répétition.

Pour Roussillon (2001), en référence à Freud (1920), la contrainte de répétition pourra être signifiée de deux façons. D'abord, elle peut se vivre comme le retour inévitable, dans la psyché, de ce qui ne peut être représenté, avec cette pulsion destructrice — avec cette violence — qui anéantit tout espoir de paix psychique, de vie. Elle sera alors vécue comme fatalité à laquelle on ne peut échapper, étant condamné à répéter et à souffrir. Elle sera pulsion de mort. La souffrance étant si intolérable, souvent innommable, que le sujet cherchera à retourner à un état antérieur, dépourvu de toute tension, de toute excitation, de toute vie, un état d'inertie : de mort. De M'Uzan (1977) renvoie à peu près au même phénomène lorsqu'il parle de *répétition de l'identique* où la rigidité fixe, voire emprisonne dans un cercle infini. La contrainte de répétition signifierait aussi la tentative toujours renouvelée de faire sens, de reprendre le travail de symbolisation et d'appropriation subjective. Elle serait le désir, reflet de la pulsion de vie, du principe de plaisir comme une tentative de symboliser le manque par une relance vers l'espoir et l'avenir. En ce sens, De

M'Uzan (1977) a proposé la notion de *répétition du même* par laquelle se transforme toujours un peu telle une spirale qui s'élève lentement vers le haut.

Le philosophe Paul Ricoeur reprend la pensée heideggérienne en illustrant la question de la répétition en ce qu'elle ouvre le passé sur *l'à-venir*, par l'analyse du récit de fiction, comme « pacte scellé entre héritage, transmission et reprise » (1985). En ce sens, le récit de soi serait une tentative d'accéder à son identité. Ricoeur écrit : « Un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même » (1985, p. 445). Plus spécifiquement, le récit de soi serait un « espace de sens ouvert par la requête d'une authentique reprise de l'héritage que nous sommes à l'égard de nous-même dans la projection de nos possibilités les plus propres » (Ricoeur, 1985, p. 250). Nous comprenons que pour cet auteur, la notion de répétition, lorsqu'elle engage la possibilité d'un récit du passé au présent, autorise la symbolisation. Les institutions devraient être en mesure d'offrir un dispositif capable de repérer et accueillir les manifestations de ces enjeux aux multiples facettes et amener à travailler la répétition sous le jour du renouvellement.

La répétition sous son angle renouvelé rend compte du paradoxe inévitable dans les liens qu'une personne fréquentant un centre d'hébergement peut nouer avec les autres et plus spécifiquement avec les représentants de l'institution de soin. La citation qui suit offre une compréhension plus fine de ce paradoxe des liens : « La peur de se lier et la nécessité de se lier sont constamment rejouées. La quête obstinée d'acceptation, de reconnaissance, d'appartenance, devient un *leitmotiv* de l'existence, une revendication qui témoigne du refus de renoncer malgré l'usure croissante. » (Lussier, 2007, p. 132). Le paradoxe de la répétition peut se comprendre dans cet appel à l'autre comme une continuité d'espoir. Nous pourrions également concevoir ce processus non pas négativement, mais sous le signe d'un effort « raté » d'aller à la rencontre de l'autre et de soi. Telle une pétition sans cesse renouvelée, en attente d'être entendue, d'être reconnue, d'être signée.

Ceci démontre comment, pour comprendre la désaffiliation apparente de ces femmes, il est important d'interroger la question de ce qui se répète dans les rencontres sujet-institutions. Mais comment cerner *ce qui* se répète, si ce n'est par la mise en récit des trajectoires de

vie ? C'est elle qui permettra de laisser place à ce qui pourrait se remobiliser, à cette croisée des chemins où le possible et le nulle part se côtoient, et redonner à ces femmes une voie — leur voix. C'est ainsi que nous nous proposons de rencontrer ces femmes dans leur réalité, dans ce lieu matérialisé par le centre d'hébergement, afin d'explorer avec elles les dynamiques intrapsychiques et inter-psychiques, habitées par la notion d'institution comme objet de représentation fondamental.

## CHAPITRE 3 Objectifs de recherche

L'étude au fondement de cet essai se donnait les objectifs suivants :

### 1.7 Objectifs généraux

Explorer les représentations psychiques de femmes en situation de grande précarité face aux différents référents institutionnels qui ont jalonné leurs parcours. Cela inclut la famille à titre de première représentation, pour le sujet, des valeurs et des lois instituées par la culture dans laquelle il est jeté au monde.

À travers le recueil du récit de vie, découvrir leur histoire de filiation, d'affiliation et de désaffiliation dans un contexte social en mouvance. De plus, accéder aux dynamiques psychiques qui permettraient de mieux comprendre les implications de répétitions et d'adresses inconscientes en jeu au sein des institutions de soins et de protections.

### 1.8 Objectifs spécifiques

- Explorer les dynamiques intra- et inter- psychiques en jeu dans le parcours de désaffiliation apparente ;
- Comprendre les enjeux de la répétition associés à la filiation et à l'affiliation ;
- Dégager, au sein de la réalité de désaffiliation, les potentialités de représentations et d'investissements ;
- Proposer une éthique de la réponse institutionnelle à la répétition entendue comme adresse renouvelée.

## CHAPITRE 4 Méthodologie

*« ...combien il est peu avisé de coudre une seule pièce de soie sur des guenilles, combien il est impossible d'accomplir une réforme isolée sans transformer les fondements du système entier. »*  
Freud, 1908

### 1.9 Paradigme et posture de recherche

Dans un contexte social d'objectivation de la maladie mentale et des soins de services de plusieurs sphères publiques, l'itinérance se trouve parfois déniée au prix d'un réglage normalisé des soins, notamment dans l'absence d'adaptation face à cette population aux réalités et besoins complexes. Notre projet s'inscrit donc dans le spectre des méthodologies qualitatives, qui cherchent à trouver du sens à partir de l'expérience subjective racontée par la personne rencontrée. En effet, l'approche qualitative propose non pas de valider la théorie, mais plutôt de soutenir la réflexion à partir de la rencontre et du dialogue entre chercheur et sujet (Paillé, Mucchielli, 2012). Dans le cas présent, par leur parcours de vie, qui mène à fréquenter un centre d'hébergement pour femmes itinérantes, l'unicité de la rencontre sera privilégiée plutôt que le discours de l'ensemble sur l'itinérance qui mise souvent sur des causes, des pathologies et/ou préconise des solutions matérielles à grande échelle sans réelle retombée, tel que Projet Chez Soi<sup>2</sup>.

Le but de cette recherche entre en cohérence tant avec une approche psychanalytique qu'herméneutique, puisque celles-ci permettent, d'une part, l'actualisation de la dynamique psychique et, d'autre part, la mise en éclairage du discours singulier et expérientiel des sujets rencontrés. Le présent projet prend racine dans l'approche psychanalytique puisqu'il

---

<sup>2</sup> Le Projet Chez Soi est un projet de recherche pancanadien sur l'itinérance et la santé mentale offrant des logements avec supervisions adaptées. Ce projet a débuté en juillet 2009 et s'être dissolue le 31 mars 2013, faute de soutien gouvernemental et économique.

s'intéresse majoritairement à la quête de sens dynamique et aux représentations psychiques inconscientes. L'approche qualitative de ce projet ne s'apparentera pas aux conceptions ou théorisations prédéterminées, car ce sera au plus près du discours des sujets que seront puisés le sens et les réflexions autour de ces réalités singulières. Les pistes de conceptualisation et de mise en contexte offrent un support nécessaire, mais non suffisant à cette recherche. L'aspect inductif est majeur et laisse le champ ouvert pour que puisse s'effectuer la rencontre des savoirs entre sujets et chercheurs. D'une certaine façon, la chercheuse impliquée se trouve déjà portée par sa posture singulière face au monde et à sa vision de ce monde, ce qui pose certaines balises sur le sens que peut prendre la question de recherche principale. En effet, la question ne peut pas se détacher complètement de sa vision du monde dans la mesure où elle est inscrite inconsciemment et culturellement en elle. Comme l'écrit Paul Ricoeur, « en faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le coauteur quant au sens » (Ricoeur, 1990, p. 191). Or, l'existence peut être comprise « en tant que compréhension et interprétation, c'est-à-dire comme une projection de soi vers ses propres possibilités de l'être » (Quintin, 2012, p. 45).

D'ailleurs, Gadamer note que la compréhension « est toujours portée par des préjugés, par une tradition, par des interprétations reçues » (Quintin, 2012, p. 46). Ainsi, l'approche herméneutique, en tant qu'interprétation, offre un apport sensible et particulier à la réflexion sur le sens que peut prendre l'avènement de l'être comme *surgissement*, *présence*, *éclosion* et *advenir* (Quintin, 2012). À travers cet apport heideggérien de l'herméneutique, la compréhension ne passe pas uniquement par la dynamique et les conflits inconscients, mais également par les aspects expérientiels de la rencontre dans toutes leurs potentialités de sens. Selon ce philosophe, la compréhension présuppose le langage et ce sera par l'entremise du dialogue qu'un sens pourra émerger. L'approche psychanalytique, quant à elle, est tout à fait pertinente puisqu'elle s'intéresse à la compréhension des vécus racontés sans pour autant évacuer les vécus enfouis dans les parties dites *cachées* de l'être, d'un point de vue dynamique et transférentiel.

Notre étude étant basée sur des récits de vie, le sens de la trajectoire des participantes est à inférer de leur discours sur une filiation donnée, d'une affiliation possible et d'une désaffiliation manifeste. Il s'agit pour nous de rendre justice au récit de ces femmes en situation d'itinérance. Les apports de la psychanalyse et de l'herméneutique nous semblent essentiels afin de redonner une place au vécu subjectif et psychique de l'expérience du parcours de vie de ces femmes.

Durant toutes les rencontres, la chercheuse devra garder près de sa conscience l'impact de sa propre implication psychique, soulevant par le fait même la dynamique unique de chacun des entretiens. Nous sommes renvoyés à l'importance de la « connaissance de soi », de ses propres enjeux et conflictualités psychiques, mais aussi à la nécessité de « s'éprouver », de « se dire » dans *l'ici et maintenant* de la rencontre, d'interroger le cadre de recherche et ce qui s'y joue, que ce soit sous les effets de la chercheuse ou de la participante, et souvent les deux à la fois. Nous sommes également renvoyés à cette idée de la nécessité qu'il y ait « médiation » afin que la chercheuse perçoive les mouvements inhérents à cette rencontre. Cette médiation a pu s'effectuer par la tenue de journaux de bord, ainsi que par la supervision de la directrice de thèse de ce projet et de la chercheuse principale du projet de recherche (Gilbert, 2020).

#### 1.10 Population ciblée

Notre étude visait le recueil des récits de vie de trois femmes québécoises âgées entre 18 et 70 ans ayant fréquenté au moins une fois un centre d'hébergement pour femmes itinérantes afin de faire apparaître leur histoire de filiation, d'affiliation et de désaffiliation dans leur contexte social. Le choix d'un éventail large du groupe d'âge se justifiait ici par l'intuition que les femmes pourraient avoir connu des parcours très différents selon leur génération d'appartenance et avoir évolué dans des univers socioculturels porteurs de valeurs distinctes. Au final, notre échantillon a pu être constitué de tranches d'âge



contrastées : une femme était dans la mi-vingtaine, une autre début quarantaine et la dernière début soixantaine.

### 1.11 Recrutement

Nous avons eu la chance de pouvoir inscrire notre recherche dans le cadre d'une vaste recherche-action menée en partenariat entre l'UQAM et la Table de Concertation de Laval en Condition Féminine. L'objectif de cette recherche principale était de « comprendre les besoins, en termes de services, des femmes lavalloises en situation de précarité, afin de soutenir la création d'une ressource pour femmes qui “tombent entre les mailles du filet” du réseau d'aide existant à Laval. » (Gilbert, 2020). Notre participation aux trois entretiens de groupe dans le cadre de cette recherche principale a grandement facilité nos démarches de recrutement, en nous permettant d'établir un lien avec les intervenantes des centres d'hébergement sollicités.

Pour constituer notre échantillon, nous avons pu rencontrer trois femmes ayant fréquenté des centres d'hébergement communautaires lavallois ; deux des femmes venaient d'un centre d'hébergement en violence conjugale et une autre d'un centre mixte en itinérance. Deux femmes ont été rencontrées à trois reprises, en moyenne une heure trente chaque fois, et une femme n'a été rencontrée qu'une seule fois. Nous avons accueilli une femme dans les locaux de l'Université du Québec à Montréal car au moment des entretiens elle résidait à Montréal. Nous avons accueilli les deux autres femmes dans les locaux de la TCLCF à Laval.

### 1.12 Méthode de cueillette des données

La méthode de recherche employée est celle du récit de vie. Cette méthode permet d'explorer en profondeur comment un phénomène s'inscrit dans le parcours d'une vie. Il s'agit de relever comment la situation d'un contexte social donné, celle du passage en divers lieux investis, est vécue psychiquement et racontée par ces femmes.

Trois entretiens par sujet étaient prévus afin de recueillir les récits. Menés de façon semi-directive, ils devaient permettre à la chercheuse de cibler des thèmes importants à aborder tout en restant souple et créative. Il s'agissait de permettre au sujet de s'exprimer, dans les limites qu'il souhaite avoir, de façon libre, et de laisser l'espace suffisant pour raconter son parcours ayant mené à fréquenter un centre d'hébergement pour femmes en situation de précarité. Un délai de quelques jours à deux semaines était prévu pour espacer les entretiens, afin de laisser suffisamment de temps pour que la personne puisse récupérer et poursuivre ses associations, mais ne laissant pas un délai trop long qui aurait pu désengager la participante, ou encore amener un sentiment de discontinuité dans le processus de la recherche.

D'un point de vue phénoménologique, la posture de la chercheuse est d'accueillir le discours de la personne, et d'intervenir lorsqu'il jugé pertinent. C'est la présence « attentionnelle » qui est privilégiée, et dirigée vers ce qui est raconté par la participante. Il doit y avoir place pour soutenir les silences, afin de faciliter l'introspection tout en relançant la discussion si la femme semble bloquée dans son discours. Puisque le récit d'un vécu intime et chargé augmente la possibilité de stimuler des émotions intenses, la chercheuse doit être prête à accueillir les différents mouvements émotionnels et doit s'assurer d'effectuer les rencontres dans un lieu propice au dévoilement.

Les entretiens étaient amorcés de manière non intrusive afin que chaque participante puisse se sentir à l'aise de se raconter naturellement. La question d'ouverture était : « J'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amenée à [nom de l'organisme] ». Nous avions quelques thèmes à explorer, à la fois pour la recherche-action en lien avec la TCLCF, et à la fois pour notre propre projet de recherche (voir l'annexe 9.1 pour une description exhaustive des thèmes à explorer durant les entretiens). De plus, nous avions une autre question dans notre schéma d'entretien, concernant la possibilité de dessiner leur maison rêvée afin, notamment, de favoriser le déploiement du discours, d'offrir un support à l'entretien et éventuellement d'ouvrir plus concrètement la notion d'espace habité, fantasmé et réel. La consigne donnée, issue d'une recherche de Patrice Cuyenet (2016) était

la suivante : « Voulez-vous dessiner la maison de vos rêves? Vous pouvez la dessiner librement selon votre imagination sous forme d'un plan. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'expliquer à haute voix ce que vous faites. »

Enfin, nous avons pris grand soin de suivre le rythme des femmes dans leur récit partagé pour ne pas ébranler indûment les participantes. Si la nécessité s'en faisait sentir, les participantes étaient référées soit directement à l'organisme chapeautant notre recherche, soit à des services plus adaptés à leur besoin immédiat.

### 1.13 Principes éthiques

Globalement, l'éthique dans un rapport herméneutique suppose une forme de protection de cette fragilité immanquable qu'est celle de la compréhension (Quintin, 2012). Avant même d'appliquer des règles de conduite et d'éthique pour notre étude, l'idée est de souligner l'importance d'une prise de conscience par rapport à la dynamique qui émerge entre chercheur et sujet de recherche et de ne jamais négliger l'impact de cette rencontre. Les principes éthiques les plus importants lors d'un projet de recherche qualitative sont le respect de la dignité humaine et de la confidentialité. Il faut préciser que, puisque le recrutement était fait par les intervenantes d'organismes communautaires impliqués dans la recherche principale, un risque était présent que les participantes aient le sentiment d'être « redevables » envers l'organisme qui les accueille, ou encore qu'elles puissent craindre l'impact éventuel de leur non participation sur les services reçus. Nous avons donc mis en place l'explication claire de la recherche aux participantes dès le premier entretien, en spécifiant que nous n'étions d'aucune façon liée à l'organisme partenaire pour le recrutement, et que tout était mis en place pour que la participation soit anonyme et les propos confidentiels auprès de celui-ci. En effet, la protection de la vie et de la confidentialité des données privées est vue comme essentielle à la dignité humaine : ces normes protègent l'accès aux renseignements personnels, à leur contrôle et à leur diffusion. Ces règles permettent de protéger l'intégrité psychique et s'accordent tant avec les valeurs

qui sous-tendent le respect de la vie privée et de la confidentialité des données qu'avec celles correspondant au droit à l'anonymat. À chaque nouvel entretien, nous avons revalidé la volonté de participer au projet de recherche. Il était important de rappeler qu'elles avaient droit de retrait et de soutien en tout temps. L'anonymat a été assuré par la transformation des éléments pouvant permettre d'identifier les participantes, tant ceux nommés que ceux analysés dans un deuxième temps.

#### 1.14 Analyse des données

Les entrevues audioenregistrées ont été intégralement transcrites sous forme de verbatims. Il était prévu que l'analyse du matériel de recherche s'effectuerait à partir de catégories conceptualisantes telles que définies par Paillé et Mucchielli (2012). Ce serait donc à travers une démarche interprétative que le corpus des récits de vie serait conceptualisé. Au même titre que dans la perspective herméneutique présentée précédemment, ce type d'analyse implique la notion de sens et celle d'implication du chercheur dans la mise en sens par la catégorisation *conceptualisante* : « La catégorisation touche donc une configuration de phénomènes et [...] elle est porteuse de sens, [...] le sens [étant] toujours une affaire de mise en relation. » (Paillé & Mucchielli, 2012, p. 322). La transcription de chacun des entretiens permet une première immersion post-entretien, par l'attention flottante que la chercheuse porte au matériel. Au fur et à mesure de la transcription, les réflexions spontanées sont ajoutées dans le journal de bord. Les interprétations associatives effectuées au cours des relectures des récits de vie permettent de bonifier l'analyse. L'élaboration des catégories se fait dans une logique itérative, propre à l'analyse qualitative, afin d'explorer l'au-delà du discours manifeste ; de lire et d'entendre sur une autre scène, cette fois-ci latente, dans un aller-retour face au matériel d'analyse. Cette élaboration reste cohérente avec les récits de vie dans la mesure où l'étude ne vise pas à exposer des tendances générales, mais à ouvrir le dialogue à même des expériences vécues. La rigueur de la démarche est soutenue entre autres par les débriefages post-entrevues. Ceux-ci offrent la médiation et l'analyse d'un tiers — tant avec la chercheuse de la recherche

principale, qu'avec la directrice de thèse. La rédaction de mémos analytiques et la tenue d'un journal de bord permettent, quant à elles, de retracer la trame conceptualisante et associative. C'est du moins ainsi que nous avons entamé la démarche d'analyse de nos données.

Nous avons éventuellement renoncé à cette posture conceptualisante, dans un mouvement de revirement méthodologique qui nous a éloignée de la saisie analytique au profit d'un éclairage puisé à même la rencontre, nous mobilisant au « Je » comme partie prenante d'un tout métabolisé et, nous l'espérons, révélateur.

#### 1.15 Revirement méthodologique

Comme on le verra, l'analyse des résultats sous la forme de trois « portraits » permet de rendre compte du parcours de vie singulier de ces femmes en situation de grande précarité, tout en soulignant la trame transféro-contretransférentielle nécessaire à la compréhension profonde et nuancée du travail d'analyse. En effet, il s'est avéré impossible d'écrire « à propos » de la dynamique vivante de la rencontre, c'est-à-dire de l'expliquer, la qualifier ou encore l'interpréter « à distance ». L'impasse s'est dénouée grâce à la découverte d'une analyse prenant la forme d'une écriture au *Je* et au *Tu*. Comme si une fois devant tout le matériel concret (enregistrements, verbatim, journal de bord, etc), la possibilité même de fragmenter le corps dans son rythme palpable, la parole dans sa sonorité unique et l'entité en cohérence devenait un enjeu massif, une résistance significative. Il nous semble que cette reconnaissance du transfert en recherche permet un pont entre différents dispositifs analytiques et ouvre un espace créateur dans la poursuite du « non-encore-connu auquel nous confronte le discours qu'on écoute » (Aulagnier, 1975, p. 13). À partir des rencontres avec ces trois femmes, le processus d'écriture a mené vers un travail de réflexion et de défrichage que l'on pourrait qualifier de « marginal » au cœur de la recherche universitaire. Peut-être y a-t-il lieu de souligner un certain effet de rapprochement, voire de proximité face à la population rencontrée ? Enfin, nous verrons comment cette démarche teintée de

beaucoup d'allers-retours, de séparations-retrouvailles, de temps d'élaboration (l'après-coup) nous aura permis les retissages nécessaires au ressaisissement à travers ce style d'analyse, tout en tolérant les mailles et les transvases.

#### 1.15.1 Analyse des données par portrait

Le mot « rencontre » vient du vieux français « encontre » qui exprime « le fait de heurter quelqu'un sur son chemin ». Nous avons rencontré ces femmes et recueilli leurs témoignages. Et nous avons bel et bien été heurtée, déstabilisée par ces rencontres. La nécessité d'une posture nouvelle s'est d'abord fait sentir dans l'incapacité d'écrire ou d'analyser quoi que ce soit, de s'inscrire dans une recherche « procédurale ». Pour y répondre, la chercheuse a adopté un style d'écriture par portrait plus littéraire, voire poétique. Comme une ode à l'écoute psychanalytique, la poésie, ce style côtoyant de près l'étonnement, s'imprègne de la complexité et de la fluidité entre corporel et psyché. Luce Irigaray (1980) souligne que « Nous avons à découvrir un langage [...] qui ne barre pas le corporel mais qui parle corporel. » (p. 31) Plus précisément, notre méthode d'analyse tend à mettre en tension les différentes positions transféro-contretransférentielles afin, notamment, de ne pas *fixer* ou *figer*, par le recours à des grilles d'analyse servant à l'obtention de « résultats » de recherche, des *mouvements* psychiques à l'œuvre dans la rencontre. Par ailleurs, témoigner de cette posture de la chercheuse s'appuie sur une éthique de la « transparence » (Gilbert, 2020). L'écriture reste un espace de témoignage d'une rencontre donnée, d'un contexte offert, d'une temporalité particulière où les frontières entre le passé et l'actuel se brouillent et semblent frayer un sillon vers une compréhension complexe, toujours et déjà en mouvance. Ce processus d'écriture permet, de plus, de convier la présence d'un tiers. Plutôt que de travailler à mettre le sujet à distance objective, l'écriture devient cette frontière même entre soi et l'autre, la connexion entre le *je* et le *tu*. En diminuant l'écart entre le « je » de la chercheuse — ainsi que de la femme que nous sommes —, et le « tu » rencontré, une mise à nu fragilise les murs que l'on pourrait bâtir au nom de l'objectivité. Or ce « je », à l'occasion des rencontres avec ce « tu »

de l'autre, semble exposé à de ce que Michel de M'Uzan (2005) appelle le « vacillement du sentiment d'identité », mais ici dans un travail d'analyse en après-coup des rencontres. Ce travail d'écriture peut se comprendre comme la représentation d'une écoute, où l'analyse des résultats devient un portrait vivant, loin d'une qualification principalement descriptive et/ou théorique des femmes rencontrées. En effet, le travail de l'écriture, comme le travail du rêve, implique un travail psychique qui témoigne à la fois de la rencontre des sujets de cette recherche et celle de la chercheuse impliquée. À la fois écriture du portrait et écriture de soi, dans une sorte de nouage transférentiel entre le sujet et la chercheuse, médiatisé par l'institution académique où s'inscrit ce projet de recherche. Tout comme dans le travail du rêve, il y a un reste à symboliser, à élaborer — ce que nous tentons de laisser se jouer par l'écriture de portraits. Entre idéal et résistance, il y a eu ces passages nécessaires devant la reconnaissance, la confiance, l'engagement, l'écoute (des transferts), les corps, les rencontres, tous gardiens de l'essence de ce projet.

Ainsi donc, bien que le travail d'analyse des résultats ait été transformé pour échapper à un « académisme » qui s'est révélé insuffisant, les portraits au *Je* et au *tu* n'en restent pas moins fidèles à l'idéal de rigueur universitaire — notamment grâce à l'apport du regard tiers. Pour ce qui est de l'écriture comme telle des portraits, deux angles seront principalement investis afin de soutenir notre méthode d'analyse des résultats : le travail de déliaison-reliaison ainsi que celui de la retranscription.

### *1.15.2 Délier, relier, une pièce maitresse de tout travail d'analyse*

Abordons d'abord le style d'écriture décrit dans l'article « L'analyste chercheur impliqué » de Jean-François Chiantaretto (2004). Ce dernier insiste sur la nécessité d'« inventer un style de discursivité [...] en se tenant [...] à l'opposé de la communication informative. » (p. 174). L'écriture de nos portraits apparaît comme une tentative de mise en présence permettant de mettre en relief l'économie des pulsions et réintroduire les dimensions corporelles dans le texte. L'écriture de nos portraits vise à donner une forme « cartographique » au travail d'analyse réflexive, plutôt que « systématique ». En effet, la nécessité de cerner une

*économie* psychique pulsionnelle, et celle de laisser apparaître le jeu des *frontières* entre soi-même et autrui, nous fait opter pour une approche « cartographique ». Tout en rappelant bien entendu qu'au contraire d'une « carte » figée, nos récits cherchent à refléter le *mouvement* propre aux dynamiques de la rencontre. De plus, ce style s'approche de ce qui se passe en clinique et semble rendre compte, de manière plus cohérente, des charges, des dynamiques et des lieux des transferts entre participante et chercheuse. La ligne réflexive du « témoin interne » insiste sur l'engagement ainsi que la reconnaissance d'une perlaboration externe de la place de l'autre en soi-même et du travail de traduction qu'implique une telle posture d'analyse. En somme, cela a permis une écriture libre et connectée avec les fondements même de la notion de rencontre psychanalytique, loin d'une logique de la preuve. Toujours en suivant Chiantaretto :

il s'agit d'aborder l'écriture en tant qu'elle constitue un lieu psychique externalisé, matérialisant un espace intersubjectif : indissociablement un espace pour penser ses pensées, doté d'une relative autonomie par rapport à la psyché, et sa surface d'inscription d'une parole adressée. (p. 175)

En effet, nos portraits tentent d'inscrire dans l'imprimé un espace intersubjectif et ce, par-delà les concepts qui « enfermeraient », alors même que notre travail, nous semble-t-il, est d'*ouvrir* vers des ailleurs, des contours et vers la création authentique et vivante d'une réflexion qui continue à nourrir des pensées en mouvances. Or, qu'en est-il du rapport au corps, aux frontières entre soi et l'autre et à cet éternel *work in progress* d'un langage vivant, gardien du jeu et de l'*Infans* au travers de la recherche universitaire ? Fournissant un éclairage subtil, l'énoncé suivant de Roland Barthes : « le langage est une peau » nous ouvre une voie précieuse vers notre démarche d'écriture plus libre. Et nous croyons que cette voie ouvre un chemin vers une tentative particulière de réinstaurer le corps des rencontres tout en gardant la valeur réflexive d'une recherche universitaire. Lorsque nous abordons cette réinstitution du corporel, nous invoquons inévitablement la notion des pulsions psychiques avec l'économie qui régit celles-ci.

Par ailleurs, soulignons que l'écriture entreprise se situe à mi-chemin entre l'*interprétation* du matériel récolté dans un travail d'élaboration et l'*observation* brute des effets/affects



que ces rencontres ont éveillés en nous-même. Le travail d'écriture par portrait a tenté de garder les affects d'images, en mouvement, afin que les représentations de l'objet absent puissent apparaître dans les pourtours des réalités psychiques entrecroisées. Nous avons ouvert par le travail d'écriture certaines liaisons pour donner du sens aux absences, aux vides, aux trous, aux abysses — tentative de s'approcher d'une forme de compréhension sans preuve, sans diagnostic, sans vérité historique. Le matériau : les effets/affects des rencontres déstabilisantes. L'observation et les ressentis, avec tout ce travail d'après-coup dans une certaine élaboration dynamique des jeux transférentiels.

De quelle liberté d'écriture est-il question ici, en ce qui concerne le travail d'analyse des résultats ? Rappelons d'abord l'œuvre incontournable de Freud « L'interprétation du rêve » et ce qui touche à la *libre association*, au sens d'une libre *idée incidente*, à savoir celle qui nous tombe dessus sans qu'on l'ait cherchée. Nos analyses de recherche par écriture libre laissent précisément émerger ce qui a été entendu et ressenti, sans pour autant correspondre à une grille d'analyse préétablie et sans avoir été cherché volontairement. Nous avons donc dû accepter de jouer avec les effets de la déliaison qu'impose tout travail d'analyse. Effectivement, le travail d'aller-retour au travers des entretiens audio, de la retranscription ainsi que des relectures des *verbatim*, a nécessité d'approcher les processus de déliaison par moment pour éventuellement écrire ces portraits à mi-chemin entre cette déliaison et la reliaison. À mi-chemin, car nous ne pourrions prétendre à une liaison complète étant donné qu'il manque les principales intéressées (les femmes rencontrées) dans cette élaboration (par nous) en après coup de ces portraits. L'écriture en après-coup des rencontres nous rappelle que les paroles proférées sont inscrites dans la temporalité passée de cette recherche, paroles figées dans ces boîtes d'enregistrements audio. Il s'agit de l'élaboration en après-coup. Ensuite, comme témoin interne, nous avons nos vécus et nos (re)vécus selon les temps de plongée et de replongée dans le matériel. Notons toutefois que les remémorations de ces femmes sont plus près des « souvenirs de couverture » que des représentations psychiques profondes — ces dernières n'auraient pu émerger que grâce aux remous provoqués par l'étalement de la parole. Un tel étalement de la parole aurait

nécessité une répétition soutenue dans le temps : temps dont nous ne disposons pas dans le cadre de cette recherche. En effet, les souvenirs de couverture sont par définition des souvenirs élaborés en après-coup, où souvenirs et fantasmes s'entremêlent toujours. Certes, nous avons eu accès à *quelques tranches* de passé et de présent. Bref : le mode d'écriture du portrait vise à éviter l'écueil d'une grille d'analyse fixe et inerte qu'on plaquerait de force sur les dynamiques d'une rencontre où le corps et les frontières entre soi et l'autre sont en mouvement. Il s'agit d'effectuer un *retour* sur un support qui tendrait autrement à « figer » la parole des femmes, pour lui rendre vie en réfléchissant les affects et les effets dont la chercheuse peut témoigner.

### *1.15.3 La transcription comme inscription intersubjective*

Le style d'écriture préconisé dans les portraits implique, de manière essentielle, une apparition de la chercheuse qui s'immisce pour ainsi dire dans l'analyse. Déjà, le choix des ponctuations dénote notre présence dans l'interprétation du discours. Passer par ce type d'écriture, surtout en comparaison aux méthodologies habituelles (conceptualisante, thématique, etc.) semble accentuer la présence inévitable de la chercheuse dans son travail d'analyse des résultats. Notamment, en réitérant la place fondamentale de la parole donnée, de l'écoute et de la réécoute en après-coup avec une tentative d'être au plus près du « propre de l'oral » (Robin, 2021). Les portraits s'approchent sans trop grande dérive de la parole de ces femmes afin qu'elle puisse « continuer à parler dans l'imprimé » (Robin, 2021), tout en assumant le mouvement dû à notre présence, à notre écoute et à cette transcription-traduction nécessaire. Comment écouter une parole qui raconte, qui est le propre du vivant en mouvement, sans l'obstruer au travers même de cette première étape qu'est la transcription ? Par ailleurs, nous avons conservé les répétitions, les hésitations, les incohérences, les expressions québécoises, et en ce sens nous croyons que les *verbatim* témoignent d'un effort de rester au plus près du corps qui parle. Plusieurs couches ensuite adviennent dans les procédures d'analyse qui, nous semble-t-il, peuvent nous éloigner encore plus de la parole offerte par ces femmes rencontrées. Robin écrit que « la parole orale ne peut pas s'analyser à travers les grilles de l'écrit » (p. 137) ; elle fait mention

notamment de l'aspect *corporel*, de la *voix* qui marque le discours. À travers ce style d'analyse, nous proposons de nous rapprocher au plus près de ce que R. Barthes évoque lorsqu'il met la lumière sur « le grain de la voix ». Il est intéressant de réfléchir avec Robin qui statue, avec rigueur, que l'oralité populaire ne devrait plus s'entendre comme « pure spontanéité, parole hors-institution ». Dans notre lignée psychanalytique, nous nous rapprochons de la fameuse *talking cure* et des effets pulsionnels qu'elle engendre en soi et avec l'autre.

Enfin, ce type d'analyse d'écriture par portrait est peut-être en bout de ligne une manière de sortir des classiques analyses de contenu, qualitatives ici, pour déceler une sémiologie discursive de la transcription des récits racontés : « ce que nous rencontrons dans le remous provoqué par l'étalement de la parole est plus primitif, et plus fondamental aussi » (Imbeault, 1997, p. 35). Nous avons transcrit de l'enregistreuse à l'écriture, pour ensuite transformer dans le sens des *associations* qui passent d'une pensée et d'une parole à un autre mode d'expression, ici l'écriture, comme une présentation des chemins parcourus au cœur de ces rencontres déstabilisantes.

## CHAPITRE 5      Présentation des résultats

*« Le courage, c'est le pays de ceux qui  
soignent, qui veillent et bienveillent,  
qui accompagnent tous ceux et celles  
qui refusent d'abandonner. »*

Bouchard, 2021

Le modèle de la correspondance s'est imposé naturellement pour l'écriture, après l'expérience d'une résistance et d'un blocage dans l'analyse. Manière de garder vivantes ces rencontres et leurs mouvements, l'écriture de lettres ouvertes à ces femmes qui ont traversé notre réalité psychique à partir du *je* et du *tu* personnalise les dynamiques en jeu. En effet, cette forme d'analyse permet de rendre justice à deux principes fondamentaux identifiés par la psychanalyse : les mouvements transférentiels et ceux, inconscients, qui adviennent dans le partage et l'écoute de la rencontre. À ce stade-ci, nous invitons le lecteur à observer la différence de style, de ton, de rythme de ces trois portraits. De porter attention à cette singularité dans chacune des rencontres qui selon nous, souligne l'effort sincère que nous avons mis dans cette tentative de garder leurs paroles, les traces inscrites et les souvenirs partagés dans un style d'écriture personnalisée, tout en rendant notre présence palpable.

## 1.16 Portrait premier

Philomène.

Ou comment je métabolise ces rencontres avec toi en moi-même.

Tu te décris comme un vrai phénomène, avec fierté et grandiosité. Tu parles fort, d'une voix assumée, assurée. Tu rêves d'être porte-parole, actrice, humoriste, chanteuse. D'être sous le *spot-light*, mais pas celui qu'a connu ta mère. Pas celui qui éteint la vie intérieure, qui enferme l'existence le temps d'une *tune*.

*Tu souhaites les applaudissements du courage.*

*Pas ceux qui dénudent le corps, les fragilités ou les dépendances.*

Lorsque tu me dis ne pas avoir pleuré « cette femme-là » avec indifférence, ni à sa mort et encore moins à l'église, il y a tes yeux tristes et ton corps crispé qui nous secouent sourdement. Plus tard seulement, tu me raconteras entre les lignes comment tu as mal de l'aimer malgré tout, « cette femme-là » qui t'a mise au monde. Comment tu vas l'engueuler au cimetière. Comment tu te « pètes la face encore » avant de te rendre sur sa tombe pour lui crier ton non-sens, ta quête infinie du « pourquoi tu m'as eu dans le fond ? ». Comment tu ne l'appelles jamais par son prénom. Prénom que tu me diras finalement, la tête inclinée vers le bas avec le regard d'une enfant qui a volé les bonbons de sa grande sœur ; quelque part entre une honte et une satisfaction secrète. Et tu me raconteras comment l'homme de l'entretien du cimetière te connaît et t'aide à te contenir, à vivre ta douleur ouvertement.

*On ne dit pas assez merci aux gens d'entretien.*

*À ceux qui entretiennent les liens, les lieux et les morts.*

Ton père, tu veux pu rien savoir. Par contre, tu me parles de beaucoup d'hommes « importants ». Dans le récit que tu m'offres, il y a Mom Boucher, Pops, René Angélil, Dan Bigras, tes hommes de pouvoir et de prestige. Tes figures substitutives à petit-moyen passage. Une forme de végétarisme relationnel. J'ai une tendance à la carence au fer, je

comprends un peu. Tu es une grande carnivore m'affirmes-tu ! Et les petits rouleaux de viande dans le bouillon à fondue, c'est l'idéal. Et pourtant, on sait bien que la vengeance est un plat qui se mange froid.

Tu affirmes vouloir enlever ton nom de famille. Toi, la « bâtarde » comme tu le répètes avec insistance. À la limite de ta lignée familiale, tu visites plus souvent le reflet de l'orpheline en toi. Tu ne te souviens pas vraiment. C'était 6 mois ou peut-être 1 an, que tu as été ce bébé déposé à la porte d'une grande maison que l'on nomme orphelinat. Laisse au pouvoir d'étrangers, de non-familiers. Et tu me rappelles à chaque détour combien on t'a enlevé ta naïveté, ton enfance, ta colonne, tes souvenirs impossibles. À petites doses seulement quelques souvenirs, ou des histoires de souvenirs, remontent de cette enfance trouée, et je les accueille avec tout le soin qui nous est possible ici, ensemble. Peut-être ressens-tu que jamais je n'oserai forcer ta porte d'entrée. Le respect des limites de soi et de l'autre. Une base bien souvent oubliée, bafouée, transgressée au nom de la relation d'aide. Et je t'écoute Philomène, je t'écoute me dire de ne pas forcer ta porte d'inconnus, de tremblements, de flottements, de terreurs. Nous sommes devant un terrain miné, j'écoute les bombes à retardement quand tu craches l'évidence de ton univers par ces mots : « J'su borderline de où j'habite ». Silence plein, nous reprenons notre souffle. À chaque fois que l'eau remonte en toi, tu reviens avec plus de force, plus d'ardeur. Et je ressens plus violemment ces murs de pierre que tu as appris à dresser entre toi et les autres. L'écho du passé est un bruit sourd et constant.

*On ne dit pas assez merci aux gens qui se jettent dans la gueule du tigre.*

*À ceux qui se livrent au cœur de leur arène intérieure.*

Parfois, j'ai l'impression de toucher ton regard, mais il me semble avoir appris à se défiler. Il se réfugie sur tes propres mains fermées, ankylosées, maganées. J'ai vu passer un voilier, dans ce regard noir, sombre, lorsque tu me parles avec l'espoir maniaque, l'illusoire ostentatoire d'une femme sous-aimée, sous-alimentée. Philomène, tu as mangé beaucoup de toxicité dans ta vie. Maintenant tu crois que c'est toi qui es toxique et mauvaise pour le

système, pour les autres, pour toi-même. Or, le voilier est déjà passé. On le perd lorsqu'on essaie de s'approcher du vif, du relief rocailleux. Tu sors des eaux profondes d'un seul coup, pour te cogner à la grandeur des idées, des projets, pour les autres, et surtout pour tourbillonner loin des ombres à soi.

Et tu imagines le titre de tes trois autobiographies comme une temporalité du passé, du présent et de l'après. Il y aurait donc :

« Enfant d'pute » ;

« Karma d'marde » ;

« J'pas rendue là ».

Et c'est à ce moment que je me souviens les mots d'Hélène Dorion qui nous rappelle comment l'écriture ne répare pas les cassures, elle ne peut que peut-être ouvrir l'horizon et quelques chemins pour se réconcilier avec quelques extraits.

Au travers de cette plongée désarmante, je me demande avec une sincérité naïve, *pourquoi j'écris une thèse déjà ? Pourquoi ce sujet déjà ?* Et j'ai tout oublié, par nécessité de présence.

Tu aurais aimé qu'on te fasse grandir doucement, qu'on prenne soin de ta colonne. À l'image des grandes colonnes en marbre de l'antiquité Grecque, tu aurais aimé une structure solide et accueillante de beauté. Orphelinat blanc de rêves et famille d'accueil hantée. Cauchemars à l'appui, toutes les nuits. Il te faut ta dose de « pot médical » pour traverser le noir et l'inquiétante inconscience nocturne. Même cette automédication ne te suffit pas à endormir les traumatismes profonds. On dit que le sommeil de la nuit est le moment où nous avons le moins de défenses psychiques et qu'il faut faire confiance. Ou bien, être mort de fatigue. Ou bien, très engourdi pour réussir à s'endormir dans les bras de Morphée. À la recherche des bras perdus, quelque part dans ces non-lieux de l'effroi, tu livres un combat sans trêve devant ces démons invisibles. Les rêves ne peuvent advenir dans un monde de terreurs et de cauchemars. Tu cries encore à l'aide, mais qui pour t'entendre dans

ton petit demi-sous-sol deux pièces? Dans la rue, il y a toujours de l'Autre autour de nous. Tu étais si bien à cette époque, que tu me dis.

*Être dehors, à l'intérieur de ces sans-murs de soi.*

Tu racontes assez brièvement ce début de vie à passer de famille d'accueil en famille d'accueil avec ta grande sœur. Tu aurais tellement aimé faire équipe avec elle, vous supporter, ou plutôt, qu'en tant que grande sœur, elle puisse te supporter davantage. Votre relation te fait mal, mais tu espères encore autre chose. Tu espères maintenant que sa fille grandira et prendra soin de toi, te protégera. Un peu comme quand tu me racontes qu'au centre d'hébergement les enfants ont droit aux salles de jeux, au Xbox et que tu trouves cela injuste, que toi aussi, comme adulte, tu as besoin de te changer les idées, de jouer. Et je me dis à ce moment précis que peut-être voudrais-tu prendre ce qu'on ne t'a pas donné. Comme une chambre tranquille où jouer pendant que les adultes s'activent à prendre soin de tout et surtout, de cette petite toi toute paisible. À 10 ans, tu écrivais des poèmes sur la mort. À 40 ans, tu gardes un garçon en écoutant des films pour enfants toute la journée. Dans la vie comme dans les jeux vidéo, pouvons-nous réellement sauter d'un tableau à l'autre sans impact

Advient ta tentative de suicide à la fin de l'enfance, afin que le repos du centre d'accueil puisse arriver tout juste avant le début de ton adolescence. Ce sera la séparation d'avec ta sœur, d'avec tes abuseurs, d'avec beaucoup de terreurs, mais aussi quelques bonheurs. Tu te retrouves à cette époque de ta vie, sans liens uniques, un milieu anonyme et à personnel changeant, mais un lieu infiniment plus calme où tu te reposes ; morte-vivante. Encore aujourd'hui, ce sont tes tentatives de suicide qui te sortent de la torpeur, de l'engouffrement. Ce cri en soi vers l'autre, rempli de confusion, semble être encore une manière d'appeler les bras potentiellement contenant de ces êtres aux contours indéfinis.

On a passé à travers toi et toi, à travers le système des services sociaux. À la vitesse constante de ce train qui fraye ton chemin déjà tracé, à grand coup d'administration et de



contraintes procédurales. Par ailleurs, le titre de ta vie aurait aussi pu être « l'écorchée vive » comme tu me le suggères. Alors que les meilleurs moments de ta vie sont représentés par des lieux extérieurs (dans la rue mais aussi dans ces camps d'été où tu t'évadais des violences privées), l'illusion d'une liberté publique est toujours en sourdine et Facebook semble prendre un peu le relais.

Au dehors, dans le monde extérieur : ça vit, ça grouille, ça bouge, ça garde vivante. Dehors, la vie et la mort se tiennent par la main, prêts à tirer un peu plus d'un côté comme de l'autre. Le destin tranchera dans l'inévitable, et je me demande en t'écoutant : mais que faire de ce *temps en Cour de Justice*? Tu envisages l'exil, cap sur Haïti. Le pays où tu crois que la violence a un visage familial parce qu'ils sont durs les Haïtiens mais ils sont « familial » que tu m'expliques. Mieux vaut une violence aimée qu'une violence non-désirée ? Ce n'est pas clair. Et tu me racontes qu'une fois tu as confondu les cris d'une femme que tu croyais entendre jouir de plaisir, alors qu'elle se faisait battre. Cette scène me confirme qu'avant la confusion des langues, il y a la confusion des cris.

*Ce besoin de prendre soin de l'adulte pour qu'il puisse prendre soin de nous.*

*La dépendance de la dépendance.*

Tu racontes à quel point les Autres ont « *scrapé* » toute ta vie. La DPJ surtout, tu voudrais mettre une bombe dedans, mais tu as peur des représailles. La bombe, tu te la *pitches* par défaut. Tu ne me parles pas spécifiquement de tes parents. Tu glisses ici et là, ton père et ta mère alcooliques, drogués, absents en eux-mêmes et par défaut, face à toi. Or, j'écoute le son lointain de tes pleurs d'enfant et j'entends les appels que tu leur envoies encore, malgré tout. Malgré toi. Le château de cartes s'effondre souvent. Il se reconstruit dans une cadence qui ne semble pas arriver à défier la loi de Murphy.

*Cartographie des lieux parcourus ou*

*Le carrousel de répétition qui tourne :*

De la famille originaire,  
À l'orphelinat.  
Des familles d'accueil,  
À quelques fins de semaine chez le père,  
Plus souvent chez la voisine aux couleurs des Antilles.  
De l'école primaire,  
Agrémentée de camps d'été.  
De l'école secondaire,  
Au foyer de groupe.  
Des hébergements pour jeunes dans la rue,  
À la rue.  
Des locations d'appartements,  
À la rue.  
Des appartements avec partenaires,  
En centre de crise,  
En hôpital psychiatrique,  
En centre de réadaptation physique,  
En hébergement pour femmes victimes de violence conjugale.  
Seule dans un demi-sous-sol 2 pièces.

*Près de quarante et un ans dans une forteresse d'illusions  
et nous savons que le sablier n'a pas de pitié pour personne.*

À l'université, dans un petit local sans fenêtre, à la luminosité du modernisme froid et rentable, la rencontre se poursuit. Ce deuxième entretien se révèle être une présentation improbable de ce théâtre interne qui se rejoue dans la grande scène du monde extérieur. Silencieuse, j'écoute, j'accueille, je ressens, je pense, mais surtout, je t'écoute encore.

Tu introduis *de facto* ta colère face au dernier centre d'hébergement que tu avais fréquenté et duquel tu continuais à t'étayer lorsque nécessaire. Ton corps m'apparaît tout petit, trop

petit pour tout ce qui déborde en toi, sur la table et dans mes enregistreuses (celle électronique et celle psychique). Tu viens de te faire dire qu'on a « fait le tour de toi ». Tu n'en reviens pas, tu ne comprends pas : comment peut-on faire le tour de quelqu'un, de soi-même. Tu ne t'expliques pas cette décision que tu vis comme un rejet massif, sans équivoque, sans aucune continuité possible, malgré ce qu'ils semblaient vouloir te proposer. Tu es blessée. Terriblement. Tu as été en psychiatrie depuis cette nouvelle « coup de poing ». Le carrousel a reparti sa ronde. Le centre d'hébergement a mis fin à leurs mandats de manière officielle, lors de ce dernier appel. Tu te sens trahie. Profondément trahie. Qui t'aidera à traverser la rue? Telles les brigadières de passage, tu as compris rapidement dans ta vie que la protection n'est pas assurée et/ou habituellement de courte durée.

*Le donnant-donnant, cette pauvreté transactionnelle.*

*On n'en revient pas de tout ce donnant-donnant relationnel de vie.*

Ça me prendra l'après-coup de nos rencontres pour comprendre tout ce que tu m'informes de ta présence lorsque tu me dis, dans les toutes premières minutes de notre rencontre : « quand t'es une personne comme moi pis que les gens y te disent qu'ils veulent t'aider, c'est jamais pour t'aider. C'est pour tirer un avantage sur toi. » Le carrousel est en marche sous nos yeux, mais les tiens sont fermés et il fait trop noir pour que tu puisses bien voir. À ce moment, j'aurais aimé porter un dossard de brigadière pour te faire traverser ce passage en toute sécurité. Tu m'expliques clairement ton besoin de rencontrer en vrai les gens qui seront ceux et celles dans cette transaction relationnelle d'aide. On néglige parfois l'importance du corps à corps, plus on est petite en soi, plus les bras de l'autre doivent être évidents et douillets. Tu me dis avec une exactitude bouleversante : « j'ai pas envie de recommencer à appeler à des places que j'ai même pas un contact physique avec ». Comme quoi aider, porter, écouter doit parfois se manifester d'abord à travers la présence des corps avant celle invisible de l'écoute à distance.

Tu reviens avec cette idée que les centres d'aide préfèrent aider les femmes avec enfant(s), les familles, ou les femmes violentées par les hommes. Tu donnes quelques exemples mais

surtout, tu déposes une vérité qui résonne : « c'est pas quelque chose qui, qui plait aux gens, les gens pas de famille ». En plus de te vivre comme orpheline, tu n'auras pas fondé la tienne comme promesse de réparation. Tu n'auras pas répété ce dossier qu'est celui de la maternité.

*Ta cassette est repartie : Play. Repeat. Reject.*

C'est notre dernière rencontre, la troisième avec entre les deux plusieurs semaines qui se sont écoulées. J'apprends la patience, ici celle qu'abrite le voile de la chercheuse. Tu m'apprends beaucoup, juste pour un vingt piasses et un peu d'écoute. Ma culpabilité m'informe ici : j'abandonne quelqu'un que je considère en danger. Quel danger ?

Tes tuyaux te parlent du haut de ton petit demi-sous-sol deux pièces. Ils t'invitent au voyage, celui de l'au-delà, de l'autre espéré là. Tu m'expliques le courage de la mort, les églises remplies d'amour inconditionnel, de témoignages sincères et de rencontres merveilleuses. Ils pleurent tous ta disparation. Il y a beaucoup d'espoir derrière ce courage de la mort. Tu aimerais parfois t'asphyxier pour effacer tes traces, tes souffrances inédites et tes incompréhensions existentielles et paradoxalement, pour te faire aimer, enfin. Ta mère a-t-elle déjà pleuré ton absence? Nous sommes muettes l'une devant l'autre durant une fraction de seconde, juste avant que monte cette rage meurtrière qui gronde en toi, envers toi, et surtout envers les autres.

*Je suis cette autre qui prend ton témoignage et te laisse retourner, seule, dans ta vie pleine de roches et de crabes.*

Tu m'apprends, dans le détour d'une phrase inattendue, que tu voudrais te faire poser « une colonne électrique »! Tu veux un peu plus de facilité, un corps étranger qui supporte le tien, qui offre une structure solide, fiable... qui peut-être pourrait garantir la solidité de ta maison interne. Pour le moment tu te déplaces en « *quadriporteur* », comme 4 mains qui t'accompagnent dans tes déplacements. Sauf que là, tu sens que ce centre d'hébergement

n'a pas d'âmes, et surtout qu'il n'y avait pas de liens réciproques de la part du personnel, et tu généralises à tous les lieux en affirmant sans équivoque : « c'est plate mais toutes ces places là, c'est ça un peu, y'ont pas d'attaches ». Tu te sens déshumanisée et dis avec émotion : « on n'est pas juste des numéros, on est des personnes ». Tu fais aussi référence à la fragmentation des soins lorsque tu ajoutes : « j'va pas m'trouver une psychologue d'agression sexuelle », car je le sais bien aussi et le chante en chœur avec toi : « tout ça pour moi vient ensemble ». L'heure de la fin de nos rencontres approche et le contraste entre l'air climatisé de ce local et la chaleur du dehors estival me fait frissonner. Ça ou la tristesse froide que je laisse entrer en mon cœur.

Quand tu signes les reçus à chaque fin d'entretien, tu insistes sur ton style, ta marque, ton autographe. Ton nom de famille signé en grand et à grand coup d'autodérision. Dans un éclat de rire tu me lances au visage : « moé j'su comme une pute de luxe des p'tits 20\$ icitte et là, je l'fais ». J'exécute cette transaction comme on prend son chèque de « bien-être » à chaque début de mois, quelque part entre nécessité et dépit. Je souris timidement, te tends le 20\$ et reprends le reçu maintenant inscrit de cette temporalité unique. *Merci.*

Tout au long de ces entretiens, tu évoques des parcelles de personnes en passage, en poussière de rencontre. Tu me partages surtout ce que toi tu pourrais avoir laissé comme traces chez une telle, une autre, celui-là... Quand tu me dis « elle a écrit des poèmes pour moi cette femme... on s'est jamais vues ». Nous nous sommes vues, en vrai, trois fois. Et j'ai écrit, lu, pensé, rêvé, porté, travaillé, questionné, retourné, déplié, déployé, emballé, déballé, digéré, transformé, accepté, pleuré, touché, souri, ri, refermé, oublié, repris, retouché, revécu, repensé, redouté, remanié. Mais comme chantait l'autre, tu ne le sauras jamais. Tant d'investissement inconnu, souterrain. Qu'ignores-tu de l'Amour de ta mère, de ton père, des brigadières, des passeurs de rue, des pasteurs, des junkies, des enfants de ta sœur, d'elle aussi ?

Ce que je te souhaite, ce que je pense maintenant ?

D'abord, dis-moi, qui a manqué de colonne à travers toute cette vie ? Te redonnera-t-on une fierté, un respect, une colonne à soi ?

Or, je ne peux que te souhaiter des rencontres vivantes, en chair et en or, et avec, peu à peu, lentement, de plus en plus de traces laissées en toi et en l'autre. Je te souhaite moins de « donnant-donnant » avec plus de « reçu-donné ». Visiblement, je te souhaite de répondre à ce besoin fondamental : être respectée dans l'ensemble, la totalité. Et j'associe sur le pardon en psychanalyse, comme découverte d'un pardon face à soi-même... je n'arrive pas encore à te souhaiter le pardon, je ne le comprends pas dans ton histoire, car je ne sais pas exactement comment tu pourras réussir à te pardonner, on n'a jamais voulu de toi. Te pardonner d'exister malgré tout ? Te pardonner de vouloir vivre, être aimée, aimer ? Te pardonner de continuer malgré le karma de marde, malgré l'enfant de putain.

Je crois que je te souhaite d'abord et avant tout, de te pardonner d'en redemander. C'est légitime. Redemande. Réespère. Retourne dans ta rue interne. Reparle à cette brigadière. Rejoue aux jeux de l'enfance. Replonge dans la mer des souffrances. Rejaillis sur un voilier plus grand, plus rempli, plus. Réécoute la télévision pour t'endormir au son des voix qui bercent. Redemande une cigarette. Rejoue ta cassette, avec un autre bienveillant pour l'entendre et l'accueillir. Retourne dans ta poussette de grande, pour remarcher ensuite seule. Redanse sous le chant des oiseaux de la compagnie créole. Redécouvre le monde avec suffisamment de souffrance pour le comprendre et suffisamment de douceur pour en profiter. Répète, autrement. *Répète, dans le deuil de l'illusion.*

### 1.17 Portrait deuxième

Shady

Ou comment je métabolise cette seule rencontre avec toi, en moi-même.

Tu parles au passé, lorsque tu *étais* une bonne personne. Ce passé où tu rêvais encore d'amour victorien. Où l'espoir d'être l'unique d'un autre, la seule, la précieuse, la splendide, vibrait encore en ton cœur de jeune femme. Une époque lointaine, souterraine, brouillée, et très idéalisée. Tu me racontes qu'avant tu *étais* fiancée, étudiante, bien sage, ponctuelle, travaillante. Ta voix se brise. Le temps d'un craquement. Et ton regard semble me dire « si seulement je n'avais pas tout gâché ». Mais je te sentais déjà si seule dans cet en deçà de l'idéal. Tellement que lorsque ce jour fatidique arriva tu te retrouvais complètement laissée à toi-même, dans les ténèbres de tes pires cauchemars. Personne pour venir te secourir dans ce centre-ville de *l'underground*, aussi noir que la prunelle de tes yeux et que l'épaisseur de ta chevelure. Ta voix grave et chargée m'évoque les déserts à traverser, dans la soif et les tempêtes de sable. Tous ces vents invisibles qui transportent les tempêtes et les tourments. On sait le vent comme on sait l'inconscient : par tornade.

Or, j'ai de la difficulté à te traduire. De quelle rive m'adresses-tu ce récit? Je reçois ce fleuve avec l'énigme des bourgeons de mars et de l'enfer des croyants. Combien de secrets, de cachettes, de voiles sur tes mots de maux? Le risque de noyade me semble élevé entre ces deux continents.

L'enregistreuse roule déjà depuis quelques minutes. Une hésitation en moi se fait sentir. Je suis silencieuse même dans mes yeux. J'attends encore un peu, et enfin je ramasse mon courage plié en deux. Rive pas rive je plonge.

Tu as été mise à la porte, par ta mère. Ton père était enfermé à double tour dans l'évaporation des molécules interdites. La police est venue te chercher, tu refusais ce sort. Tu expulsais ta rage face à cette mère remplie de conditionnalité. Mon silence profond

trahit peut-être ma crainte d'être trop proche lorsque tu me racontes cette porte close sur tes revendications incomprises. Nous tambourinons en chœur. Ce matin-là, tu as perdu ton Nord et ton Sud. Mon questionnement premier : perdu ou jamais eu?

On ne sait pas les chemins pour les arrestations ni pour les relocalisations. Ce jour-là, il y a eu arrêt. Vers une nouvelle station. Ensuite, un long tunnel sombre et quelques satellites.

Tu me racontes l'instabilité, la peur, les grands *highs* et bien des portes qui s'ouvrent et se referment en claquement. Il y a eu les bruits, la pollution, et le blanc dans le nez, et le rouge entre les jambes, et toujours ce noir dans le regard. Ce regard perdu, cherchant, oubliant, vacillant. C'est la gorge serrée que tu me dis : « mon corps était là, mais j'étais plus là. Mon âme était pas là. » Tu me racontes ce centre pour femmes, qui « s'appelait la maison des... des jeunes prostituées avant! ». Et c'est à ce moment, devant cette nouvelle porte, que tu t'es « retrouvée un peu toute seule face à la vie ». Il me semble aussi que mise face à cet autre environnement, toute ta nudité originelle est tombée sur l'ombre de ton exil familial. Ton exil *féminin*.

Tu as la foi que tu m'expliques. Celle d'un Dieu qui aime et accueille chaque enfant d'un amour inconditionnel. Tu as le Dieu à la place de la mère et du père. Cette croyance te permet de t'accrocher un sens au visage et tu dis avec toute la conviction nécessaire que « [c]'est pas pour rien que j'ai souffert ». Ensuite tu me déstabilises délicatement par cet écart entre le collage de ces deux phrases et le ton d'assurance ultime que tu prends en affirmant que : « Y'a rien à comprendre. Tu comprends. » Tu ajoutes que « Dieu n'est pas quelqu'un qui juge ». Dans ma tête, d'une manière tout aussi affirmative, je te réponds que Dieu n'est pas quelqu'un tout court. Le silence *résistance* nous épargne, autant la chercheuse que Dieu. Cela dit, en toute honnêteté, je m'approche de ta foi, de ton chuchotement d'espoir, lorsque tu évoques tes souhaits de mort, de suicide, de point final. Cette foi t'a empêché la mise en acte. Tu le formules comme suit : « J'avais peur d'aller en enfer. Je te dis, c'est la foi qui m'a retenue ».



La foi comme vaste maison qui s'ancre à la terre. Et les juges éternels qui couvrent le haut lieu du non-lieu.

Tu es très émotive lorsque tu me racontes ton père malade. Ton père aux soins intensifs. Ton fiancé de l'époque qui te largue au même moment. Ces hommes qui te quittent, te laissant seule avec ta mère. Tu as quatre frères fiers. Ta mère les adore. Tu m'expliques combien « le monde voit mon potentiel, mais ma mère elle a tellement le cœur dur que pour moi je suis vraiment, pour elle je suis comme une pourriture genre. » Je ne suis pas très surprise lorsque tu m'affirmes le dos bien droit que tu n'as « pas d'amies qui sont des femmes là pour des raisons qui sont les miennes ». Je suis concentrée à t'écouter, avec toute ma féminité.

Et ton père reste engourdi et silencieux, depuis presque toujours.

Un mois après toutes ces absences, toutes ces pertes, tu « commence[s] à sortir beaucoup », car tu « voulais juste oublier, pas pour faire mal ». Tu me racontes à quel point tu étais profondément triste et que tu trouvais des moyens d'enterrer les trop pleins et surtout, que tu ne voulais pas rester « enfermée » dans ta chambre. Tu te souviens encore de la date et de l'heure. La veille, ta mère et toi ne vous compreniez toujours pas, tu avais quitté pour la nuit que tu m'expliques. Au petit matin, à 7h30, elle ne te laissera plus jamais rentrer. Ce jour-là, tu n'as plus de chez toi. Tu es en exil. À ton tour.

Et en rebroussant chemin au travers de ces mémoires errantes, je t'écoute, la lanterne à bout de bras, m'avouer avec humilité « Je le cache, à l'intérieur mes blessures sont là, sont profondes, mais c'est correct ». Qu'est-ce qui est correct? Ce que tu as vécu. Tes blessures. Le cacher. Ou déposer ça dans mes bras.

Tu ne te sens pas capable de diriger ton navire par tes propres capacités. Tant de culbutes psychiques à exécuter. Surtout, il me semble, lorsque le rôle de passager à celui de capitaine se fait sans transition, sans explication, sans progression. Alors tu trouves d'autres

capitaines pour ton navire. Tu aurais pu être morte, tombée entre les mains malveillantes d'hommes, mais tu te considères chanceuse. *Inch Allah*.

Tu me confies ne pas avoir ressenti d'amour pour le père de ton enfant, que tu sentais ne « pas avoir le choix ». Une forme de sauvetage en haute mer car tu m'expliques que « mon ex il est venu comme en tant que sauveteur » et que « mon enfant je trouve qu'il m'a sauvée aussi... », même si tu me dis qu'il ne « faut pas que je le voie comme ça là. ». Tu m'offres beaucoup d'honnêteté, je me sens comme devant une porte vitrée sans rideaux, je baisse les yeux comme une révérence, avec tout mon respect. Aujourd'hui, au 45<sup>e</sup> parallèle nord, tu « veux être une femme indépendante », et tu t'imagines chez toi, décidant qui entre et sort. Il me semble par contre que tu t'en remets encore au grand sort du destin. Je le connais plutôt bien ce genre de destin dont tu m'évoques les contrées. Lorsqu'il est indompté et inconnu, il revient toujours sur ses pas, car il ne sait pas les ailleurs, les contours, les possibles.

Comme ta mère, tu as porté quelques vies en toi. Un seul que tu acceptes de faire vivre, de porter jusqu'à terme. Dans ton rêve, il n'était pas plus gros qu'un tout petit Lego, il te glissait des mains et tu le cherchais avec tout le chagrin du monde en ton cœur. Dans ce rêve, que tu me racontes à la toute fin de notre rencontre, le père de cet enfant le recueillait et te l'offrait. Tu as accepté ce rêve comme une réalité. Une semaine plus tard, le test positif à la main, tu décidais de ne pas « abandonner mes enfants » cette fois-ci. Aujourd'hui, à travers ce petit être, tu affrontes la vie et me partages une réalité que je comprends et ne comprends pas : « là j'ai quelqu'un qui dépend de moi, fait que j'ai pas, j'ai pas le choix d'être sur la bonne route. Je peux pas tomber ». Je comprends peut-être quelque chose. Si tu tombes avec tout ton chagrin du monde, qui te recueillera ? Vous êtes encore si petits.

On commence par un Lego avant d'arriver à une construction. Combien de Lego pour une maison qui tient contre vents et marées?

Tu ne me raconteras jamais ce passage de la maternité. Et je reste seule avec mon énigme, comment devenir soi-même mère lorsqu'on n'a pas senti cet amour originaire d'abord ? Tu me diras, trop brièvement, que le devenir mère dans tes conditions n'était « pas positif, surtout comme l'accouchement là » ou encore « J'ai eu une césarienne, c'était un traumatisme ». Et ensuite, « une dépression postpartum ». Je ne sais pas le récit, mais j'entends la charge et les débordements.

Ton fils est avec ta mère. Elle a la garde légale. Si l'enfant avait été une fille l'aurait-elle accueilli de la même manière?

Ton sol interne est troué. Longtemps bouché par une cavité dure, une enveloppe rigide. Une fois jetée de ta maison primordiale, les ombres à soi sont apparues. Telles les morsures vives de serpents s'approchant de l'arbre appelé Défendu.

Il y a eu différents types de drogues depuis le cégep. Du cannabis pour apaiser, à la cocaïne pour s'emporter. Tu me racontes avec fierté avoir tout arrêté toute seule. Après ton accouchement, tu as eu peur de refaire une psychose avec Marie. Tu as troqué la psychose pour la dépression postpartum. Tu évoques plusieurs fois la pyramide de Maslow, tu l'illustres même sur le papier devant toi. Ce sera ton dessin de « la maison rêvée » sans le savoir. Cette pyramide originaire. Celle de la terre de tes anciens. Celle de tes « objectifs » et de tes « priorités ». Cette image comme symbole d'une construction possible. Or, après quelques instants à naviguer sur Wikipédia, je touche le poids du symbole avec froideur. J'avais complètement oublié que la pyramide est d'abord la maison des morts.

Il y a l'héritage en cœur de pierre. Il y a la pioche dans ta tête. Il y a le silence des kamikazes internes. Et l'explosion des pilotes aveugles.

Ton prénom évoque un symbole d'espoir et le sourire en coin tu me balances qu'au fond « ma mère m'a bien nommée » ! Et on rit très fort. À défaut de pleurer.

Tu voulais vraiment participer à la recherche. Je me suis déplacée dans une de ces rues lavalloises ordinaires et anonymes, vers ce centre d'hébergement où tu te protégeais. Lorsque je suis arrivée pour notre premier rendez-vous, tu n'étais plus là. J'étais face à une porte sans entrée, sans rencontre possible. Les intervenantes ne pouvaient rien me dire. Je suis repartie sans savoir, sans mots, sans sens. Tu m'as rappelée quelques jours plus tard et tu es venue à ma rencontre cette fois-là. Juste cette fois-là. Au départ, je ne sais pas que tu as été mise à la porte de l'organisme et que ton absence lors de notre première rencontre manquée, était loin de ne pas avoir de sens. Dans un conflit concernant ton fils et l'enfant d'une autre femme résidente, tu t'es emportée et tu as tout emporté dans ton petit baluchon de vie. Dans cette grande répétition de ta destinée, tu reprends toute la faute, entière. Il n'y a pas d'autres en jeu, seulement toi pour faire défaut. Seulement toi qui fait problème, qui cause problème. Tu es la mauvaise, la méchante, la trop, la colérique, l'exigeante. Et tu quittes rapidement, humiliée. L'organisme t'avait offert quelques jours pour la transition, mais tu as pris la porte d'entrée par toi-même cette fois-ci. Tu as repris le contrôle de la fin. Tu m'expliques avec tremblements que « c'est de ma, c'est moi. Ça vient de moi, parce que moi, j'ai... tu comprends, j'ai eu une réaction X que j'aurais pas dû avoir. » Mon silence intérieur revient en force. J'ai mal avec toi. J'ai honte avec toi. Je relis ce passage. Plusieurs fois en fait. Et j'imagine tout ce que j'aurais pu te dire. Comment j'aurais pu t'accompagner au moment où tu m'interpelles, lorsque tu me demandes si c'est correct. Mon silence me trahit. Je suis honteuse à mon tour en me relisant. Je laissais ma porte fermée à ce moment. Car si j'avais ouvert la voie-voix, j'aurais peut-être crié, mis mon poing sur la table. En invoquant l'injustice. Le système pourri. Et la cruauté des mères pieuvres. Tu comprends peut-être mieux mon silence. Ce n'était pas un silence absence. Ni un silence savant. C'était un silence tsunami vertical.

Tu es retournée dans ton « domicile », avec ton ex violent. La différence, peut-être, est que tu as porté plainte à la police lors de ce retour. Mais je ne saurai jamais la suite. Tu n'es jamais revenue. Ton numéro n'était plus valide. Tu m'as mise à la porte, avec cet entretien où beaucoup de choses ont été abordées. Peut-être « beaucoup de choses en peu de

temps », beaucoup trop pour ton édifice fragilisé, encore enseveli sous les fracas des tremblements. J'ai écouté la série télévisée Fugueuse dont tu m'avais parlé (dont les trois femmes rencontrées m'avaient parlé par ailleurs) pour essayer de saisir un peu mieux ce que tu me disais à mots voilés de cette période du « centre-ville » que tu as vécue. Tu es encore fâchée contre ce centre d'hébergement. Interrogative que les intervenantes n'aient pas interdit ces actes autour des « pimps, de la drogue », ce mode de vie destructeur pour toi. Tu me racontes avoir été prise dans ce « cercle vicieux » de violence au carré, sans loi ni amour. Et je repense à la pyramide de Maslow, à sa pointe ultime vers l'amour de soi, l'amour inconditionnel. La maison inconnue. La maison à venir. On termine cet entretien avec attendrissement sur les photos de ton fils, qui te ressemble.

Et maintenant, je rêve de manière plus intime à la seule chose que je sais de ton pays : son café exquis aux notes fruitées parfaites pour mes *Pour over* de femme libérée.

Ce que je te souhaite, ce que je pense maintenant?

Je te souhaite de ne plus attendre qu'on t'ouvre la porte, mais que tu puisses ouvrir la tienne. Ta propre porte, pas à n'importe quel venu. Je te souhaite de rencontrer des femmes-sœurs, des femmes-mères qui sauront te montrer les chemins de l'entraide, du don, du partage où la terre qui donne ses fruits bénis permet le partage et le don dans une généalogie féminine. Et loin d'un Dieu Phallus. Ensuite. Je te souhaite que tu puisses devenir la mère de toi-même. De redonner la vie à cette mère en toi-même. Que tu puisses t'enrouler dans tes propres bras. De devenir ta propre ressource. Et de t'apporter un amour nourricier qui pourrait te protéger de cette quête d'amour qui trouverait sa source uniquement en l'autre. Que d'exil en exil, tu puisses un jour te bâtir sur une terre fertile et solide. Cette terre interne, en soi.

### 1.18 Portrait troisième

Madame Christiane

Ou comment je métabolise ces trois rencontres avec toi, en moi-même.

À ma première question, tes premières paroles fessent comme deux tonnes de briques au visage. Tu me réponds du tac au tac : « j'ai fait deux tentatives de suicide avec mon gars. J'avais voulu mourir pis j'avais voulu amener mon gars ». Tu me le dis comme on lit les nouvelles dans le journal, avec l'habitude matinale devant la banalité du mal.

Pourtant un peu avant que l'enregistreuse ne démarre, tu me demandes sur un ton enchanté d'où viennent mes « beaux » pantalons. Je ne sais pas encore ta vie dans les clubs. Je te réponds d'abord vaguement, mais tu insistes. Je te dis finalement Le club Monaco dans le centre-ville. Ton sourire tendre est loin de m'indiquer le déroulement que prendront ces entretiens coup d'poings. Ton club et mon club semblent être à des années lumières d'une rencontre possible. À ce moment, je ne sais que ma quête d'oripeaux protecteurs de douceur. Plus tard dans nos entretiens, tu me diras ne pas vouloir *juste* parler de ta vie au club. Tu n'avais jamais vraiment compté les années, ta fille a inscrit 25 années de valse déchainées dans son calendrier mémoriel. Comment ne pas parler d'une grande partie de sa vie ? Celle qui te prend encore en otage, même si ce n'est qu'en souvenir depuis 2 ans.

À cette première rencontre s'ajoute l'intervention chirurgicale à tes yeux, qui avait lieu juste avant. C'était beaucoup d'intrusion que tu me laisses savoir. La veille au soir tu voulais geler toutes ces émotions difficiles. Peut-être qu'entrevoir une nouvelle clarté t'apparaissait trop brutal ? Tu as eu peur pour tes yeux vieillissants, « y m'ont des trous dans les yeux » et tu enchaînes rapidement avec la honte que tu ressens à me faire toutes ces confidences difficiles. J'ai envie de te rassurer. De te dire qu'il n'y a pas de laser ici, que je ne sais pas lire dans la tête des gens et que j'accueille beaucoup plus que je ne juge. Paradoxalement, j'ai l'impression que c'est mon regard qui t'apaise. Tes yeux regardent les miens sans relâche dans ces premiers instants. Ce n'est pas un regard qui transperce, au contraire. C'est un

regard qui écoute et respecte. Et tu m'informes que j'ai des beaux yeux comme ton père, même si « lui étaient plus pétants ». En effet, je m'imagine être plus du type fini satiné.

Tu m'avoues avoir souhaité la vengeance comme grand bénéfice au dénudement : « quand j'vas commencer à danser j'vas toutes les faire chier les tabarnaks (rire), s'cuse ». Le grand retour du joker avec les excuses du vainqueur noir.

Maintenant, tu te dis « contente de pu être là, mais y'a des fois ça manque », « juste aller m'amuser. Pas danser, pas aller din cabines », et tu repenses à ton enfance où tu passais tes nuits sur la chaise longue dans la cour à regarder les étoiles et entendre la musique forte que jouaient tes parents ensemble. C'était l'époque où ta famille était réunie, où malgré leurs absences, il y avait suffisamment d'illusion familiale pour se laisser border par la Voie lactée. Une vraie oasis hallucinée dans ce désert d'hostilités.

Deux années se sont écoulées sans les arènes, les cabines et les lits d'épines. Tu te sens propre et tu me racontes comment tu te gâtes aujourd'hui en t'achetant du Dove moussant pour le corps. Ton sourire aux dents tremblantes me montre ta fierté, alors que j'ai peine à retenir mes larmes tout juste au bord du gouffre. Le Dove comme substitut tardif des soins maternels primaires. Et à toute ces douceurs tristes s'ajoutent « 8 chats là (rire) pis un raton laveur ». Et je me mets à rêver de laver tes peines bleues, tes marques sales, tes plaies ouvertes et quelques-uns de tes souvenirs sanglants.

Tu me racontes qu'au club, tu étais toujours vêtue de noir. Tu attirais donc un style d'hommes en particulier, ceux qui aiment se faire dominer. À tes yeux, les hommes sont des animaux, des bêtes à dompter et tu affirmes qu'il t'arrivait parfois de t'emporter : « j'étais quasiment en train de les tuer les gars là ». Ensuite, tu me dis qu'on s'habitue à tout ça, à toute cette violence, à ce chaos dangereux.

Quand tout à coup, ta vie bascule dans la rue, dans le vide. Cette chute survient suite au décès de ton père. Tu veux mourir toi aussi. Dans cette chute, il y avait aussi cette

propriétaire abusive qui te met dehors d'une maison de campagne louée, mais très investie. Ta chienne morte du cancer. Ce même cancer que tu as eu aussi. S'ajoute la perte d'un ami par suicide dans la même période. Bref, ta planète et tes anges s'effondrent dans le sous-sol de ton univers. Plus rien pour te retenir. Ni la gravité d'un corps maternel bienveillant ni les plumes artificielles si souvent empruntées.

Tu veux mourir avec ton gars. Ton dernier enfant, c'était un cadeau du bon Dieu. Tu avais été en fertilité les deux fois avant, dans ton premier et seul mariage. Ce dernier, il est arrivé sans intervention médicale et tu me parles de ton désir féroce : « J'voulais un bébé. J'ai eu une rage à 40 ans ». Alors que ton premier fils ne te parle plus depuis plusieurs années, tu m'expliques que tu as dû être « méchante », pour le protéger des Hells et de la drogue. Or, je crois comprendre aussi que tu voulais protéger ton cadeau du bon Dieu lorsque tu affirmes avec sincérité : « je l'ai faite euh embarquer... j'avais X qui était bébé naissant là, fuck euh non j'ai dit moi j'perdrai pas X pour toé mon grand ». Tu me dis avoir fait ton deuil et que tu l'aimes assez pour le laisser partir, avec l'espoir qu'il va revenir un jour. Tu évoques son conflit de loyauté entre toi et son père, ton ex-mari, car vous êtes en grand conflit depuis tant années.

Les fameux romans familiaux de la répétition. Et je me mets à penser que l'émission *Les feux de l'amour* passe encore à la télé.

Chaque fois que tu ris, j'entends la pulsion. Je ne sais pas encore que parfois elle est agressive, d'autres fois excitée. Mais toujours ce rire qui m'indique cette rhétorique des forces psychiques. J'essaie de rester présente à ces rythmes, d'entendre l'inattendu. Et parfois je valse en moi, à mon tour.

À l'image de cette réalisation d'union interdite et documentée depuis la Grèce antique, il semble y avoir un genre de secret de polichinelle entre toi et ton père. Tu me dis que ton petit dernier était le « p'tit gars » à ton père. Parfois, tu expliques des situations et nous ne savons plus qui est le mari de qui : « comme ma mère a l'écoutait mon, son, son, son père,



mon mari », ou encore tu dis d'abord à ton fils « ton père », en te rattrapant ensuite pour « ton grand-père ». Je ne peux qu'être témoin de cette confusion massive des rôles, des places, des désirs. Et je t'écoute me dire que ça ne donne rien de bon au final, car tout le monde est en carence. À ce jour, c'est ton p'tit gars qui prend soin de toi. Comme on prend soin d'un oiseau blessé, avec précaution et espoir. Et ça te fait « tellement mal » que tu me répètes.

Au même moment que tu me racontes comment ton père était « open » et « s'faisait venir des prostituées chez eux », ton *Sugar daddy* t'énerve car il n'arrête pas de t'appeler. Je me dis que ces moments de synchronicité ne s'inventent pas. Et tu trouves que ton père « y'était hot », en ajoutant en riant « moi j'attendais dans l'auto, le temps qu'y s'faisait piper ». Tu termines cette phrase par un simple « c'était rock and roll chez nous ». J'associe sur l'écorce terrestre dure et le roulement des particules infinies. J'étais rendue loin. Aussi loin que nécessaire pour rester disponible à ces rires et à ces paroles conjointement formulées. Et tu m'apprends comment il faut beaucoup d'espace en soi pour écouter sans tomber.

À l'opposé, tu parles de ta mère comme une femme plate et tranquille, qui vit avec son chum depuis des années. Et je me dis qu'elle ne t'aura peut-être jamais choisie comme investissement, et que ça te fait mal ça aussi. Petite tu voulais toujours être avec elle. Tu me racontes qu'une nuit ton père t'a : « donné une claque sur une fesse... ça m'a faite mal icitte (tu pointes ton cœur)... pis j'ai jamais recouché avec ma mère ». Et ensuite tu parles de ta grande jalousie envers ton petit frère : « en plus c'est le seul gars de la famille! » Tu lui en voulais tellement à ta mère que tu avais arrêté de manger. Tu as passé un mois à l'hôpital. Je comprends peut-être mieux le désir que tu portais d'être une infirmière auxiliaire. Toutefois, dans ton enfance carence, il y avait beaucoup de violence sous le soleil. Tu te faisais battre par les profs au primaire. D'ailleurs, une enseignante en 5<sup>e</sup> année habite encore tes souvenirs : « a' m'haïssait, a m'donnait toujours des claques, des claques avec sa règle sur les mains là ». Alors, tu as plutôt été mannequin, vendeuse de sacs à main, ouvrière de nuit, mère au foyer et finalement danseuse. Tu te sens bien dans les hôpitaux

que tu m'expliques et je t'imagine, à 3 ans, à l'hôpital, recevoir ces doux soins constants et aimants. À ce désir de carrière s'ajoute une expérience de jeunesse où tu allais aider les enfants handicapés. Et même si au départ ils te faisaient peur, tu avais de la peine pour ces êtres différents car ils ne pouvaient pas se baigner, « depuis jeune ça m'fait mal tu comprends ». Encore ce rire qui sort de ton corps, mais cette fois-ci ton rire est si triste que mon cœur se serre, à défaut de pouvoir te serrer tendrement. Et je rêve à ta période de vendeuse de sacs à main, ce premier centre commercial couvert de la ville de Montréal. Ce centre d'achats où j'ai passé l'été de mes 11 ans. Ah et je t'imagine avec cette magnifique robe de communion, d'union. Avec ce voile digne de Diana, bien trop noble pour cet univers de consommation *fastfood*.

La remontée des souvenirs de l'enfance est souvent déconcertante, je le sais. Tu soulèves avec simplicité vraie cette grande théorie à laquelle je me réfère. Je ne peux qu'être convaincue de cette voie à laquelle je crois lorsque tu réalises : « C'est comique que c'est parti de la première... première chose de cinq ans là... j'avais oublié cette histoire-là ». L'oubli comme sacrifice de la survie. Et les blancs opaques. Et les trous noirs. Et les enveloppes brunes. Tu ne sais plus quand les « jeux » de ton parrain ont pris fin, tu m'avoues « j'ai plus de souvenirs ». Par contre, tu te souviens le guitariste qui jouait de la musique avec ta mère. Et tu penses que « peut-être qu'elle nous croit pas... c'est tout ». Ta réalité pour expliquer un peu ces passages crus pourrait se résumer à un : « on s'est élevés tous seuls dans le fond ». Tes parents préféraient jouer de la musique, ils étaient toujours partis : « j'étais toujours toute seule... ma mère faisait rien, était toujours partie ou avait toujours des maux de tête. Fack a' passait ses journées couchée ». Alors tu volais des cennes pour amener ta petite fratrie aux cornets. On va là où les douceurs de maman sont disponibles. Maintenant, tu as hâte de guérir. C'est ce qu'on te propose avec assurance et avec beaucoup de médicaments qui te font « engraisser ». Comme cette pilule du marchand dans *Le petit prince* qui apaise la soif sans eau.

Alors je repars dans mes rêveries. Sur la violence des sorciers, des dieux. Des lieux.

*Des maisons truquées. Des lits en paille. Des toits d'tôle. Des fenêtres à barreaux. Des portes transparentes. Des bourreaux bureaux. Des feuilles tranchantes. Des crayons meurtriers. Des luminaires incendiaires. Des poignées cratères. Des serrures manquantes. Des tapis cachotiers. Des planchers mouvants. Des armoires malhonnêtes. Des tables absentes. Des garde-robes tombeaux. Des fours trou noir. Des frigidaires déserts.*

Mais il y a aussi les hasards de la poussière fine. Des recoins-espoirs. Des rayons transporteurs. Des salles de bain océan calme. Oui. Il y a les gens perles. Et tu as aussi connu des intervenantes suffisamment bonnes, des organismes suffisamment solides. Il y a eu la secrétaire de ton médecin qui a su te reconnaître dans tout le beau et le bon que tu portes en toi sans le voir. Je les appelle les sauveteurs de l'ombre. Comme ces super héroïnes sous payées, sous traitées, sous considérées. Celles qui aident sans bonus ni selfies.

Un Joyeux Anniversaire qu'ils ont oublié de te dire en te foutant à la porte de leur organisme communautaire. *Le monde est imparfait* que me chante Daniel dans ma *Communauto* à la sortie de notre première rencontre.

Sur ta planète, les gens qui devraient représenter et porter le symbole de la justice sont vécus comme la pire des injustices. La confusion me semble être liée à une part de ta vérité intime. Quand le système est perverti, et que tu viens d'un milieu familial tout autant perverti, tu ne peux faire confiance à ceux qui devraient te protéger. Et tu me racontes l'origine de ta non-protection infantile. Et je me chante que ça va de soi. Tu as eu une forte confiance et identification à la seule femme avocate qui t'aura représentée à la Cour. Elle se fera mettre à la porte du Palais pour cause de trouble d'alcoolisme majeur. À qui la chance.

Tu as passé de longues et pénibles années en guerre avec ton ex-mari. Tu m'expliques comment il t'aimait et te détestait à la fois. Il était dans l'emprise depuis les débuts : « j'avais pas le droit de rien faire. Fallait, fallait que j'sois son p'tit chien ». L'amour et la haine pris dans le refus de perdre. Que faire devant la folie illusoire de la grande toute-puissance du petit garçon devant la maman, lorsque cette illusion se rejoue plus tard sur la scène

adulte ? Tu associes avec le chemin tracé par ta mère, qui devait écouter ton père et le curé et que si elle refusait de faire son devoir conjugal, le curé venait lui « donner d'la marde ». En gros, je me dis tout bêtement que ta scène primitive est contaminée par un curé qui dicte à ta mère de faire l'amour à ton père alors qu'elle n'en a pas le désir. À cette époque, un classique de la scène québécoise. Et tu as amené ton gars voir un prêtre, car il n'arrive pas à faire le deuil de son grand-père. Et tu connectes avec l'au-delà, l'en deçà, « je r'sentais que c'était mon père qui parlait à travers mon corps ». Tu te considères proche des anges et tu aimes contempler les papillons de nuit.

Je te demande de dessiner ta maison rêvée car je me questionne encore sur les liens entre le corps, la famille, les représentations inconscientes du soi, du moi, du ça, du surmoi, ETC! Je pousse sur l'idéal de l'idéal perdu. Le mien bien entendu. Tu en seras bouleversée et je m'en voudrai d'avoir pensé le dessin théoriquement d'abord. Tu réalises beaucoup de choses à la vitesse grand V : « J'ai dessiné vraiment la maison où je suis venue au monde », pis tu me demandes des Kleenex, car tu ne pensais pas « que ça viendrait me chercher de même ». Tu insistes et affirmes que « Ça brasse en dedans. Ça vient me toucher. C'est le seul bel enfance que j'ai eu... ». Le paradoxe résonne encore plus fort lorsque tu dis un peu plus loin : « Quand le père Noël, quand un de mes oncles se déguisait en père Noël, j'avais tellement peur que je me cachais en dessous des divans, en dessous du lit ».

Ce dessin représente bel et bien une période significative de ta vie et tu me partages cette vérité intime : « Faut croire que pour moi elle était riche cette maison-là ». Oh oui, je me dis une maison riche de liens, de musiques, d'espaces en nature et d'espoirs. Et je te demande intérieurement : les clubs de danseuses et la coke en guise de tentative renouvelée de revivre ces premiers moments d'extases ? La question dans le réel serait déplacée, or je la garde dans la poche de ma sacoche Chanel. En effet, j'essaye de ne pas répéter une situation passée où une psychologue était venue analyser les dessins de tes enfants pour trouver les problèmes, pour les arracher à toi, les déposer dans un lieu qui serait mieux pour eux. Tu m'expliques ne pas avoir aimé les interprétations sur les couleurs, la solitude de l'expertise ainsi que l'incompréhension commune. Je te regarde en silence avec tout mon

respect sincère, je crois que tu le ressens. Et je garde ma question sur la notion de répétition pour moi et mon Freud intériorisé.

Dans ta campagne tu étais encore dans l'illusion que l'extérieur calme des champs sauvages pouvait te sauver, t'épargner : « J'avais 8 chats (rires) j'étais heureuse mais elle, elle nous démolissait là t'sais. J'avais payé une soirée, 200 ou 300 piasses de coke juste avec elle... ». Nous sommes condamnés à errer seuls dans nos labyrinthes internes, attaqués et dépossédés de ces tremblements du dehors. Et tu te souviens que petite tu étais sauvage, que tu préférerais être seule sur ta planète. Je me demande qu'est-ce qui pousse un peuple à se laisser envahir et déposséder sinon la peur et la violence ? La pire est celle qu'on prend en soi, celle qu'on pense être, celle qu'on nous dit être.

C'est quoi une vraie *femme* (lapsus je voulais écrire *famille*). Alors c'est quoi une vraie famille ? Et c'est quoi être une femme ? J'ouvre une grande question. Tu me racontes ta famille avec cette alliance presque improbable entre ta grande naïveté infantile et ta conscience brute. Tu parles de ta fille qui est devenue mère de nombreux enfants. Qu'elle a pris ta place de mère, à tes yeux. Tes deux grandes sœurs qui ont commencé à danser à 13-14 ans. Ton frère qui est alcoolique et toxicomane, ta petite sœur qui s'en est sortie mais avant elle a fait le trottoir. Tu me dis avec regret cette fois-ci « j'ai une famille très très très très dysfonctionnelle ». Or, tu ne cherches pas le ou les coupables. Tu racontes, tu reconnais, tu ressens. Tu me parles de ton hypersensibilité, « j'prends toute le mal des gens autour de moi, sur mon épau', sur mes épaules. ...Pis là après c'est moi qui déborde. » Alors la petite sauvage seule revient en force. Et tu trouves que tu en as assez de voir tes enfants souffrir, que tu n'as « pas besoin d'prendre le mal d'la planète » et je repense au film *The Green Mile*, cet être naïf et sensible qui finit sur la chaise électrique. Je sens presque le feu, cet élément puissant. Les sorcières s'y brûlent encore, mais par en dedans. Tu as essayé de la cacher ta sensibilité, ta fragilité, et tu me partages que c'est aujourd'hui que tes rivières intimes coulent le long de tes joues. Que c'est aujourd'hui que la douleur te frappe au visage, une

fois à jeun. Sans mari, sans *stage*, sans petits, sans père. Et tu trouves ça fou. Je me demande où est la folie lorsque tu me confies « J'tais tellement endurcie d'la vie que j'pleurais pas », et qu'une fois arrivée dans un centre bienveillant tu « dormais comme un vrai bébé » enfin bercée par l'écoute de ceux et celles qui accueillent ta voix, tes rivières et ton soul. Pour t'endormir, quand la rage te pogne au ventre, tu prends ces pilules offertes gracieusement de ton médecin. Parce qu'on passe pas du *Sugar daddy* au Médecin sans rien.

Tu me parles d'un seul homme que tu as aimé plus véritablement. Il apparaît comme le seul homme à te respecter, et à venir d'un milieu respectable. Ce sera peut-être ton 1% d'homme gentil de ton univers. Ton p'tit gars ne compte pas encore, car il est trop près de toi-même pour être un homme. C'était votre voisin, « il était très très très intelligent... je suis tombée en amour par, comme ça », mais dans ton angle de vue il avait pitié de toi et de tes enfants. La pitié n'est jamais bien loin du mépris qu'on m'a déjà dit. Il n'a jamais voulu te toucher, et pour toi c'était bien nouveau qu'un homme donne de la tendresse sans sexe. C'était le seul sur ta planète intime à pouvoir aimer autrement, doucement. Et je m'imagine la petite princesse de 2 ans collée à sa maman dans le lit conjugal, qui peut dormir sur ses deux oreilles le temps d'une éclipse lunaire.

Dans d'autres souvenirs que tu n'aborderas pas d'emblée, il « y a eu des viols là d'dans aussi là ». Or, tu insistes sur ta résilience : « j'me vois pas comme une victime... j'trop forte pour ça », « J'veux pas qu'on m'prenne en pitié, parce que c'pas de la pitié », ou encore « ça fait partie d'mon cheminement, c'est tout. » Ce n'est qu'au deuxième entretien, en commençant la rencontre, que tu me parles de ton parrain qui te faisait mal, qui « était... bandé ». Tu avais seulement 5 ans. Et quand tu m'expliques les scènes, j'entends encore la petite fille dans l'eau lorsque que tu me dis à voix basse : « il jouait toujours avec moi. Il jouait à s'amuser, à me caler dans la piscine, me noyer ou des affaires bizarres là. » J'accueille et porte en moi ta résilience, l'eau dans tes poumons et dans tes yeux, la confusion des jeux et ta colère en sourdine.

Tu penses que tu n'es pas née sur la bonne planète. Je repensais justement à cette chanson qu'on n'est pas *Nés sous la même étoile*. Dans tous les cas, tu demandes souvent « qu'est-ce que je fais icitte? » Tu es épuisée de ressentir la souffrance, celle des autres, mais d'abord la tienne.

Tu as consommé beaucoup de cocaïne. Une année sans répit, un *break* de plusieurs années et finalement, douze ans d'intensité dans le nez, « la grosse balayeuse » comme tu dis ! L'élément déclencheur entre ces années d'abstinence et le recommencement : ta fille enceinte. Tu la trouvais trop jeune, tu refusais qu'elle prenne ta place tout de suite. Tu n'étais pas prête et tu ne comprenais pas qu'on la laisse choisir, à 16 ans, d'avoir un enfant. Tu me racontes l'avoir amenée pour qu'elle se fasse avorter, mais sans succès : « le travailleur social y m'a dit que c'était pas de mes affaires, que c'était son coooorps. J'y dis toé mon tabarnack c'est tu toé qui va l'élève ou c'est moé ?! » Je dois garder mon sang froid, j'ai le goût d'éclater de rire. Mais c'est sérieux. Elle a eu beaucoup d'enfants ensuite, presque tous placés.

Tu te demandes encore si « c'est normal » toutes ces violences ? Je reste silencieuse et j'écoute ton doute profond déchirer doucement les plus hautes convictions sur la bonté humaine. Et tu les pardonnes ces autres dans leur violence magistrale, mais tu n'arrives pas encore à te pardonner. Tu restes sans répit dans l'ouragan des violences de soi et des autres. Ces souffrances multiples que tu recueilles comme de fragiles gouttelettes d'eau prises dans les fleurs d'été au matin. D'ailleurs, tu me confies encore bouleversée avoir perdu un bébé à 3 mois de grossesse : « j'ai demandé de le voir, je voulais le garder, je voulais l'enterrer, y voulait pas... y voulait faire des choses avec, je sais pas ». Tu m'affirmes que le médecin était bienveillant, qu'il t'a finalement expliqué l'impossibilité du deuil matériel de cet être non advenu. Le corps de la femme et ses substituts semble rester un terrain vague où la science et Dieu s'unissent pour tenter d'en saisir l'énigme Toute-Puissante. Et pendant ce temps, on pleure en silence leurs corps invisibles.

Quand tu parles de tes derniers moments en psychiatrie, tu me dis une vérité que je sais depuis longtemps : « c’pas toutes des fous qu’y a là en. Y’a plus de fous dehors qu’en d’dans! ». Il y a ceux et celles qui souffrent et ceux et celles qui font souffrir. La nuance est fondamentale, le savons-nous? Où enfermons-nous qui ?

Tout spontanément, tu me demandes si j’ai déjà lu Christiane F en me disant qu’elle et toi c’est la même histoire, la même vie : « C’est une fille qui a été violée, abusée, droguée, a’ l’a toute faite s’a planète. »

Non. Je ne l’avais pas lue.

Je l’ai lue après nos rencontres. Et je voulais te dire que j’ai pleuré à la toute fin. À la toute dernière page. Celle sous le titre « NOTE », rédigée par les auteurs où ils disent ceci d’important : « ...d’enquêteurs, nous étions transformés en auditeurs passionnés – et profondément émus. » Nous savons ensemble maintenant que, jusqu’à la fin, ce livre aura représenté les grandes lignes de ta vie. Je t’enregistrais comme cette jeune l’avait été en 1978, et j’écris sur une partie de ta vie, comme ces auteurs ont écrit sur une partie de la sienne. Et nous restons tous dans l’énigme de la suite, des espoirs autant que des chutes en rechutes.

Je crois que ce sont, en partie, les rencontres avec toi qui ont confirmé mon style d’écriture sous une forme littéraire, incarnée. Les livres sont ceux qui témoignent avec sensibilité et humilité de ce monde complexe dans lequel nous sommes jetés. Je voulais te remercier avec la force des mots, et celle des *conteneurs* capables de recevoir et de transformer le brutal en métal. Et qui sait, peut-être un jour en pétales ?

Lors de notre dernière rencontre, tu n’en reviens toujours pas de cette maison rêvée qui est celle de ton enfance. Cette ultime rencontre sera sous le signe des anges et de ta spiritualité. Je pourrais être détachée, analyser tes mécanismes de défenses en place. Non. Je suis rivée à ces histoires surnaturelles. Et tu ne le sauras pas, mais lors de cette dernière rencontre,



une fois arrivée dans ma *Communauto*, une autre chanson de Daniel Bélanger résonnait à la radio d'État, cette fois-ci c'était *Chanson pour soi*. Je ne crois pas au destin. Sauf des fois. Tu sais l'important n'est pas vraiment de croire ou non aux anges. L'important est de tenter de donner du sens à nos histoires, à nos pertes, à nos traversées. J'aurais aimé te dire que j'ai trouvé que malgré les immenses carences, tu sais lier, tu sais assembler, transformer, et parfois déformer pour continuer. Pas toujours à ton service, je sais. Tu sembles avoir trouvé ta manière pour parcourir le temps dans cette vie de catastrophes. Tu avais peur que je te « traite de folle » avec tes histoires. Et c'est le sourire en coin que plus tard tu m'affirmes ne pas pouvoir dire ces choses bizarres à quelqu'un de normal. J'aime cette idée de ne pas être dans la normalité et pouvoir écouter ces vies en partage. La preuve, j'écoute ce discours avec une attention flottante et je ressens parfois des choses étranges en moi pour mieux te comprendre. La différence se situe peut-être face à ma conviction de ne pas m'abandonner en l'autre, de revenir en moi-même à chaque fois. Après chaque plongée je retrouve ma lumière autant que celle de la réalité. Lors de cette dernière rencontre, tu me parles beaucoup de ta tête, alors que ton corps papillonne à distance. Par exemple, concernant tes idéations suicidaires, tu m'affirmes que ce n'est pas ton corps, ni toi, mais « mon cerveau là qui contrôle ». Il y a souvent une coupure entre ton corps et ta tête pendant l'éloignement de d'autres contours qui ne peuvent se rencontrer.

Tu me dis que tu aurais eu besoin de ton père. Au moment où il voulait se rapprocher de toi, tu lui as dit ne plus avoir besoin de lui maintenant. Qu'il était trop tard. Tu es lucide, tu m'avoues sereinement « t'sé, c'était pas vrai. C'tait rien qu'pour y faire mal, parce que moi j'avais mal là t'sé ». Comme concernant la jalousie de ton petit frère face à l'amour de votre mère, tu es lucide. Tu sais, j'ai rencontré bien des psychologues pas aussi lucides quant à leurs pulsions moins glorieuses. J'imagine que ton âge, probablement ton expérience aussi, t'amène à voir les choses avec distances, reculs : « une stabilité, pis on aurait connu à travers mon père, les hommes. Parce que moé j'ai r'cherché mon père toute ma vie. J'avais 14 ans pis j'tais en amour avec un gars de 30 ans!... J'ai toujours été attirée vers les hommes plus âgés. » Tu me dis aussi que « mon père aimait beaucoup les enfants, y'a élevé mon fils

pis d'autres enfants aussi ». Mais il ne t'aura pas élevée toi. Toi, il t'a laissée entre les mains d'un parrain abuseur, d'un guitariste opportuniste, d'un oncle Père Noël terrifiant, d'un mari dictateur et ensuite de plusieurs hommes pervers. À sa mort, tu parles de ses yeux fermés et ouverts avant de quitter le monde sensible. Plus tard, tu me dis que les chiens meurent les yeux ouverts. Je sais, j'interprète fort. Seulement, la rencontre précédente, tu parlais des femmes comme chiennes, de toi comme un petit chien qui suit son mari et là, il me semble y avoir un retournement. Je m'imagine te demander c'est qui le chien sale, et t'entendre rire avec cœur ! On aurait peut-être eu une certaine réponse.

Vers la fin de notre rencontre, tu me dis avoir rechuté cette semaine, avoir consommé de la coke. Et tu m'expliques expliquer à ton gars que la coke t'empêche d'avoir mal « moi ça m'enlève le mal que j'ai en d'dans de moi » et comment cette substance est un coupe-émotion magique. Quelles émotions t'affectent ? Tu me parles de ta fille qui va ravoire ses enfants en janvier et ton fils qui joue au père avec toi, fils dont tu sais avoir besoin dans ta grande lucidité. Et tu parles de ton cœur de mère en souffrance de se voir en faillite.

Et tu ajoutes plus loin que ta mère « était toujours partie...din bars dans, euh, chanter, pas danser, chanter pis jouer de la musique ». Quelle tristesse que ton chemin n'ait pas mené vers la musique, la création, le chant. Tu as la beauté des grandes chanteuses d'opéra, et souvent tu m'as donné les frissons que seule une humanité profonde peut partager.

Telle une Miss Univers, tu ne demandes qu'une seule chose, la paix, préférablement « la paix dans le monde ». Tu es comme notre Édith Piaf du Québec. Et tu me dis qu'ici, avec moi, et ce malgré la chaleur suffocante de ce local, « j'me sens bien, j'su calme, j'su bien... comme là là, en c'moment j'me sens bien ici ». L'écoute et la douceur sont les deux éléments importants que tu me confirmes. Tu ajoutes : « toi t'as les yeux en dehors de nous, fuck tu vois plus, tu vois mieux... ». On termine comme on a commencé, en s'regardant dans l'blanc des yeux, pour vrai. Et tu mettrais des arcs-en-ciel partout « parce que c'est la beauté de l'autre monde qu'on voit pas, avec... un trésor (rire) ». Je crois que tu as raison, les plus beaux trésors, souvent on ne les voit pas avec nos yeux.

Ce que je te souhaite, ce que je pense maintenant ?

De te déposséder de la violence des autres en toi. Je te souhaite de marcher main dans la main avec un homme bon, en toute confiance. Je te souhaite de savoir où investir ta sensibilité, ta finesse, ton rire et tes partys. Je te souhaite une oasis à partager où apprendre à se connaître sous la lumière chaleureuse des couchants de soleil autant que sous les étoiles froides, distantes et pleines d'espérance. Je te souhaite des *conteneurs* de Dove moussant, des mamans oiseaux et des milliers de chats à caresser. Des ratons laveurs, des pommiers en fleurs sauvages et des chaises longues couleur arc-en-ciel un peu délavé. Des pierres des champs, des chansons berceuses et des oreilles cornets. Des livres papillons et la paix en soi et tout autour. Je te souhaite une fin de vie plus calme, et surtout tellement plus aimante.

## CHAPITRE 6 Discussion des résultats

*« Ils découvrent [ces révoltés] d'expérience  
qu'il n'y a pas de réponse aux impasses sociales,  
historiques, politiques sans une **expérience intérieure**  
**radicale**, exigeante, singulière, capable de s'appropriier  
la complexité de l'avant pour décider du présent et de l'après. »*  
Kristeva, 1998

Nous tenterons, dans cette dernière section, de tisser les fils épars tirés tout au long de notre parcours. La trame de notre discussion prend évidemment sa source dans la problématique et le cadre conceptuel élaborés aux chapitres 1 à 4. Mais nous chercherons, par le travail nécessaire de *reliasion* qui ne peut arriver que dans l'après-coup, à montrer que le cadre conceptuel lui-même devrait, paradoxalement, toujours être retravaillé par ce qu'il prétendait éclairer. D'abord, rappelons les objectifs principaux de cet essai. Essentiellement, il était question d'accéder aux dynamiques psychiques qui permettraient de mieux comprendre les implications de la désaffiliation apparente ainsi que des répétitions et des adresses inconscientes en jeu au sein des institutions de soin et de protection. Cet accès, il s'agissait de se le frayer par les récits du parcours de vie de trois femmes en situation de grande précarité.

Si nous avons au départ pointé l'impact de l'environnement défaillant chez cette population, nos résultats nous ont ramenés vers une intrication plus forte autour des flous entre l'intériorité et l'extériorité toujours actuelle chez ces femmes. En ce sens, à la suite des résultats par portraits, il nous est apparu pertinent de débiter cette section accompagnée de la *Hilflosigkeit*, conception qui permet d'approcher davantage la jonction d'une compréhension entre l'individu et son environnement. Cette conception lance la discussion afin de poser comme pilier l'intrication entre filiation et affiliation et permettre d'évoluer vers les thèmes suivants qui seront ceux de la répétition, le corps et les transferts ainsi que de l'exil (à entendre comme ouverture des potentialités).

### 1.19 La *Hilflosigkeit* : l'état de détresse infantile

Freud, tout comme d'autres avec lui, a mis en lumière la condition particulière du petit de l'espèce humaine. Celui-ci se trouve en état d'impuissance et de dépendance face aux donneurs de soin pendant une plus longue part de son développement que les autres espèces animales. Ce facteur biologique serait à l'origine du grand besoin d'être aimé, afin d'assurer sa survie. Cette arrivée prématurée du petit humain sera considérée comme un facteur biologique des névroses, un paradoxe qui marquera la sexualité humaine.

Il en résulte cette *Hilflosigkeit*, cet état de détresse où l'enfant impuissant dépend, pour sa survie, de son entourage qui doit servir de substitut à sa vie intra-utérine écourtée, et accroît l'importance du monde extérieur, ainsi que le besoin d'être aimé qui n'abandonnera plus jamais l'homme. (Freud, 1926)

Loin d'être une douleur passée, cet état de détresse et d'impuissance s'immisce dans l'actuel des rencontres, et son écho s'entend dans les récits de vie des femmes écoutées. Effectivement, elles nous ont livré sans détour les impacts brutaux de leur vie « de catastrophes » avec, notamment, leurs souhaits de morts, leurs recours à la consommation, à la prostitution pour y camper l'illusion, voire l'hallucinoire, d'un état de pseudo-satisfaction. Un point commun les réunit, tel que montré dans la section de la problématique, soit celui d'un défaut d'investissement suffisant de la part de leur environnement premier. Une carence forte et marquée des soins « maternels » primaires suffisamment bons résonne au creux de leur vie. Dans le but de poursuivre notre discussion en lien avec la *Hilflosigkeit* et de pointer ce qui semble s'agir au fond d'elles-mêmes, la notion d'agonie primaire évoquée par Winnicott apparaît comme un éclairage nécessaire pour une meilleure compréhension des dynamiques psychiques en cours. En effet, l'agonie primaire (Winnicott, 1975) peut s'entendre comme un état archaïque de dépendance absolue. Faisons le pont entre les cinq points suivants, qui détaillent les processus inhérents à cet état, et quelques extraits issus des portraits :

1. Le retour à l'état de non-intégration, avec comme défense la désintégration ;  
comme chez Philomène qui aborde le suicide comme solution possible : « Tes

tuyaux te parlent du haut de ton petit demi-sous-sol deux pièces. Ils t'invitent au voyage, celui de l'au-delà... » ou encore Christiane qui raconte dès les premières minutes d'entretien : « j'ai fait deux tentatives de suicide avec mon gars. J'voulais mourir pis j'voulais am'ner mon gars ».

2. Le *falling for ever*, la chute pour toujours, avec comme défense le self-holding (auto-contenance) ; comme pour Christiane : « Quand tout à coup, ta vie bascule dans la rue, dans le vide. Cette chute survient suite au décès de ton père ».
3. La perte de l'unité psyché-soma, ou sentiment de s'habiter soi-même, avec comme défense la dépersonnalisation ; comme pour Shady lorsqu'elle nous parle du temps où elle faisait de la prostitution avec recours à la consommation : « mon corps était là, mais j'étais plus là. Mon âme était pas là. »
4. La perte du sens de la réalité, avec comme défense l'utilisation du narcissisme primaire ; comme chez Shady, lorsqu'elle nous raconte son rêve avec le petit bébé que son conjoint lui redonnait, avant de découvrir une semaine plus tard qu'elle est effectivement enceinte de lui, et décide de le garder : « Tu as accepté ce rêve comme une réalité. »
5. La perte d'une capacité de se mettre en lien avec les objets, avec comme défense de l'autoréférence principale ; comme nous l'avons vécu concernant le non retour de Shady pour les deux autres entretiens : « Mais je ne saurai jamais la suite. Tu n'es jamais revenue. Ton numéro n'était plus valide. »

Plus précisément, l'état de détresse agonisante peut s'entendre ici comme une angoisse extrême de séparation, de perte. À noter que deux conditions extrêmes peuvent se mettre en fonction par des défenses du Moi telles qu'une régression qui aliène le moi aux objets externes, ou encore une position dépressive qui consiste, dans le fantasme, à protéger un objet autre.

La première condition « régressive » peut se voir par les agrippements constants de Philomène aux différentes institutions de soins (hôpital psychiatrique, centre de

réadaptation, organismes communautaires), aux agrippements conscients de Christiane face à son fils comme sauveur ou aux agrippements de Shady face à la religion comme gardienne de vie. Le recours à la consommation des trois femmes rencontrées, comme dépendance, peut également s'entendre dans cette même lignée d'aliénation du moi aux objets externes, ici investis comme drogues. La deuxième condition de « protection » d'un objet autre, peut renvoyer à Philomène qui souhaite redonner à un organisme qui l'avait aidée ou à travers ce passage issu de son portrait : « me partage surtout ce que toi tu pourrais avoir laissé comme traces chez une telle, une autre, celui-là... » Pour Shady, il semble primordial de se remobiliser car elle affirme que « là j'ai quelqu'un qui dépend de moi, fait que j'ai pas, j'ai pas le choix d'être sur la bonne route. Je peux pas tomber ».

Pour revenir sur la pseudo-satisfaction évoquée précédemment, rappelons que la douleur constitue une pseudo-pulsion (Freud, 1915). Ces femmes témoignent d'états de douleurs et de souffrances à plusieurs niveaux. En lien avec l'agonie primaire, nous pouvons suivre ce fil de la douleur avec le phénomène de blocage de représentations, car nous savons qu'une quantité d'excitation qui n'a pas trouvé de liaison psychique implique une quantité impossible à qualifier par des affects (affects comme premiers représentants pulsionnels). D'une certaine manière, ce blocage représentatif semble correspondre à une façon de ne pas laisser mourir l'objet, de le ranimer constamment à l'intérieur de soi. Le drame psychique, si cet objet meurt, renvoie à la charge affective retombant sur des affects lourds de honte ou de culpabilité d'oser vivre soi-même, avec le fantasme d'être cette gagnante sur la mort de l'objet. Philomène nous en dit quelque chose lorsqu'elle affirme aller « l'engueuler [sa mère] au cimetière. Comment tu te « pète[s] la face encore » avant de te rendre sur sa tombe pour lui crier ton non-sens, ta quête infinie du « pourquoi tu m'as eue dans le fond ? » Ce moment où le moi se perd, ce moi qui s'est pris comme objet de lui-même, dans une sorte de turbulence extrême où un état de haute tension libidinale semble avoir besoin de beaucoup de contre-investissements pour survivre au raz-de-marée intérieur. L'errance sous tension pulsionnelle sans dessein d'appropriation affective, pourrions-nous croire. La douleur vive comme rempart à la survie.

La psychanalyste Chasseguet-Smirgel évoque « le traumatisme narcissique œdipien » (1999) comme une grande blessure nécessaire à l'évolution affective du petit être humain. Évolution que nous pouvons rattacher à cette élévation proposée par l'éducation dans les maisons familiales et celle de l'élévation soutenue en parallèle par nos institutions. Or, il semble y avoir eu des blessures premières, avant même l'arrivée du stade de l'Œdipe, chez ces femmes rencontrées où nous constatons comment les représentations psychiques de soi et de l'objet sont floues et parfois absentes, entremêlées entre intériorité et extériorité. En effet, nous remarquons la confusion massive des places et des rôles quant à la différence des générations. Philomène face à son désir d'être prise en charge par les enfants de sa sœur alors qu'elle peine à nommer le prénom de sa mère. Christiane qui confond plus d'une fois la place de son père pour mari et qui affirme ce qu'elle aurait aimé : « une stabilité, pis on aurait connu à travers mon père, les hommes. Parce que moé j'ai r'cherché mon père toute ma vie. J'avais 14 ans pis j'tais en amour avec un gars de 30 ans!... J'ai toujours été attirée vers les hommes plus âgés. » Shady évoque son père absent (alcoolisme) psychiquement au sein de la famille. Ces trois femmes abordent, à leur manière, l'idée d'un père défaillant dans son rôle qui consistait à les *élever*, à être présent pour remplir sa fonction de tiers. Nous savons que Freud (1909) reprend l'idée fondamentale que la mère est toujours certaine de la filiation car elle porte l'enfant en son propre corps, alors que le père est, en quelque sorte, toujours incertain de sa paternité et que cette filiation relève principalement du travail de la pensée. L'institution s'inscrit dans ce travail tiers de la pensée avec comme mission la transmission et l'élévation humaine culturelle. Or, ces trois femmes abordent également la défaillance de leurs mères dans le rôle des soins premiers et de la présence contenante. Ainsi, le défi est double pour créer un pont affiliatif entre elles et les institutions de soins.

Enfin, le détour par la notion d'*Hilflosigkeit* et par celle d'agonie primaire, nous permet d'en arriver à la notion très générale de l'« amour ». Ce terme renvoie, selon notre interprétation en lien avec certains écrits freudiens, à la *libido* nécessaire à tout travail de soin, de liaison, d'affiliation. La psychanalyse, comme bien d'autres formes de travail qui traitent avec



l'humanité, ne peut garder dans son angle mort un affect aussi majeur et primordial que l'amour. L'amour — à entendre ici évidemment comme ce qui se trouve au fondement d'un lien affectif en général, et non comme visée romantique — se trouve au cœur du travail de soin. Rien n'est peut-être plus essentiel à prodiguer à ces femmes en situation de grande précarité, comme il ressort des écrits qui précèdent. C'est en ce sens que nous nous pencherons sur les mécanismes de liaison affective, intégrés par Freud, qui sont liés à l'identification. Nous y reviendrons dans la section sur les transferts.

À la lecture de plusieurs textes de Freud, nous comprenons que la pulsion ne s'observe pas directement, qu'en fait, cette pulsion est toujours un dérivé, un détour en quelque sorte. En ce sens, nous comprenons que la pulsion « affecte » le sujet, car elle se présente à soi comme une sorte de revendication, une exigence. Or, nous savons également qu'un lien affectif se crée et se passe dans la durée. N'oublions pas que le lien affectif est dans un rapport de coexistence paradoxale où l'attachement et l'hostilité s'entremêlent toujours. Freud, dans son œuvre *Psychologie des foules* évoque même que ce lien est « le seul facteur de civilisation » (p.37, 1921). D'ailleurs, ne disons-nous pas que les institutions sont comme les gardiennes de nos civilisations ? Cela dit, Freud évoque également, dans *Le Malaise dans la culture* (1930), l'intrication indémêlable entre la barbarie et la culture. Il insiste sur le renoncement pulsionnel nécessaire à toutes les civilisations, qui offriraient des dédommagements variés contre l'hostilité primaire chez l'humain. Nous pouvons questionner les gains que retrouvent ces femmes dans notre société actuelle versus les renoncements qu'elles devraient opérer. Il nous semble bien difficile de renoncer à quelque chose qui n'a potentiellement jamais été suffisamment présent. À ce propos, il faut aussi, comme nous le rappelle Freud, « que l'objet ait été perdu, pour être représenté, et qu'il ait apporté une satisfaction *réelle* ». Nous pouvons entrevoir à travers la lecture de ces portraits combien la satisfaction *réelle* n'a pas été suffisante : un manque se fait entendre. Par ailleurs, d'autres scènes s'ouvrent lorsqu'il est question d'états de détresse. Pour ces femmes rencontrées, nous semblons souvent être aux prises avec cette sensation originaire de radicale impuissance dans cet appel à l'autre, à l'objet primaire, pour survivre et

éventuellement vivre dans une relative paix intérieure. Philomène nous illustre cet appel à l'autre sans possibilité d'apaisement : « quand t'es une personne comme moi pis que les gens y te disent qu'ils veulent t'aider, c'est jamais pour t'aider. C'est pour tirer un avantage sur toi. » À cet égard, Chabert (1999) souligne que les états subjectifs bien intériorisés pourraient apaiser les débordements pulsionnels en passant par une activité de représentation consolatrice (pensons au *Fort-da* freudien). Ces femmes rencontrées nous parlent davantage des scènes intimes qui s'effondrent à répétition, où les états de détresse se revivent en force lors d'une perte de repères, et combien cet investissement subjectif (espace intérieur avec leurs représentations/affects) est précaire et menaçant. Chabert met l'emphase sur le besoin que « la détresse ne soit pas le seul recours pour s'assurer de l'existence et de la présence de l'autre » (1999, p. 7). Malgré le fait que nous avons un espace d'écoute particulier au sein de cette recherche, ces femmes venaient remettre en scène certaines de leurs dynamiques psychiques à travers leurs paroles et leurs agirs et nous avons goûté aux exigences associées à de telles rencontres.

Avant de poursuivre cette réflexion sur le corps et les transferts, nous traverserons la notion de répétition afin de dégager les forces psychiques permettant de mieux comprendre la désaffiliation apparente chez ces femmes.

#### 1.20 La répétition telle une pétition renouvelée 2.0

Faisant écho à la *Hilflosigkeit*, la répétition peut s'entendre d'abord comme besoin d'être protégé, aimé et accompagné soigneusement, dans ce début de vie radicalement impuissant face à son propre flux pulsionnel, et absolument dépendant d'un objet autre pour répondre à ses différents besoins. Tout porte à croire que cette toute première impression d'impuissance perdure pour ces femmes, que nous avons d'ailleurs décrites dès le départ comme étant « en situation de grande précarité ». Or le mot précaire signifie ce dont « l'avenir [et] la durée, ne sont pas assurés » (*Le petit Robert*, 2020, p. 1994). Plusieurs

éléments dans le parcours de vie de ces femmes ne semblent pas avoir été, ni être actuellement assurés. De la précarité des soins affectifs et physiques de base de l'enfance, à celle liée à la solitude, l'itinérance, la prostitution, la toxicomanie de l'âge adulte. Ces passés fracturés, flous, troués, abimés mettent un voile sur les possibilités que pourraient offrir un système représentatif, les laissant cramponnées aux mouvements de l'agir dans l'actuel du quotidien.

Nous n'avons pas abordé plus spécifiquement la notion du traumatique, mais il va de soi qu'on côtoie ce terrain excavé et que le lien avec la répétition peut s'entendre avec cette citation de De M'Uzan: « *La quantité*, c'est le destin quand elle se constitue en *trauma* véritable. » (1994, p. 5) Philomène aborde furtivement les abus sexuels subis dans une famille d'accueil durant son enfance. Christiane se souvient des attouchements sexuels d'un oncle ainsi que d'un ami de ses parents à l'enfance. Shady évoque la mise à la porte du foyer familial par sa propre mère au tout début de l'âge adulte et les années de prostitution qui s'ensuivirent. En peu de temps, nous avons un portrait sommaire de quelques traumatismes vécus. De M'Uzan affirme que « [g]uérir c'est, dit-on, se souvenir ». (p.43), mais que faire lorsque les représentations sont en souffrance, en attente ?

André Green (2003) soulève une nuance importante concernant la compulsion de répétition lorsqu'il rappelle qu'elle est, en s'appuyant sur un propos de Freud dans *L'homme aux loups* : « [...] la mise au service des qualités de la pulsion pour quelque chose qui n'est pas la réalisation d'un but pulsionnel, mais son échec, [...] "la disposition à la ré-acquisition" parce que la répétition vise à se réapproprier ce qui a manqué. » (p. 153) Cette remarque s'inscrit dans la droite ligne de notre proposition théorique concernant la répétition comme pétition renouvelée. En effet, nous avons insisté sur la possibilité d'associer la répétition psychique à ce qui est redemandé, ce qui est en attente d'être reçu par l'autre, inconsciemment. Cette disposition à la ré-acquisition, dans sa tentative de réappropriation de ce qui a manqué, permet de comprendre les demandes perpétuelles d'aide chez ces femmes rencontrées. Nous avons constaté, au fil des rencontres, que l'affect est souvent court-circuité et non lié avec des possibilités de représentations définies. Elles retournent toutes vers de nouveaux

organismes d'aide, à différents moments de leur trajectoire. Elles frappent encore et encore à ces portes, comme espoir renouvelé de trouver ce qui manque pour accéder à un mieux-être.

Les institutions comme réceptrices des demandes tout comme modèles de transmission et d'éthique pourraient réfléchir à leur part de responsabilité, en tolérant davantage les mécanismes de répétition, tout en offrant de nouvelles réponses, de nouvelles traces, afin que puisse éventuellement s'arrêter le retour infini aux portes de leurs états de détresse. Comment ? Par exemple, en faisant en sorte que les politiques de portes tournantes puissent diminuer en s'inscrivant dans un processus de continuité/stabilité avec une plus grande tolérance à l'agir (et à son volet destructeur). Prenons quelques exemples issus des portraits pour renforcer notre propos. Lorsque Philomène fait un appel de « contenance » à l'ancien organisme où elle a séjourné quelques mois et qu'une intervenante doit l'informer que l'organisme ne peut plus prendre en charge ses appels, les dynamiques de rejets se répètent. L'intervenante lui aurait dit qu'ils avaient fait le tour d'elle. Nous décrivons dans ce portrait l'effet de trahison face à sa demande d'aide en continuité : « Le carrousel a reparti sa ronde. Le centre d'hébergement a mis fin à leurs mandats de manière officielle, lors de ce dernier appel. Tu te sens trahie. ». Pour Shady, la fin des services offerts est en lien avec un conflit entre elle et une autre résidente de cet organisme et nous nous confrontons à une porte fermée lors de notre premier rendez-vous manqué : « Au départ, je ne sais pas que tu as été mise à la porte de l'organisme ». Pour Christiane, elle raconte avoir été mise à la porte d'un organisme le jour de son anniversaire, sans préavis : « Un Joyeux Anniversaire qu'ils ont oublié de te dire en te foutant à la porte de leur organisme communautaire ». Évidemment, tous ces organismes ont référé vers d'autres lieux et ont pris le temps d'expliquer les raisons de ces mises à la porte. Or, à chaque fois une fracture se réactualise, et c'est le même chemin — maintes fois emprunté — qui s'ouvre de nouveau pour elles.

Remémoration et répétition sont mises en contraste et en résonance par Freud. Comme nous le souligne Imbeault (1997), cela prendra près d'un quart de siècle avant que Freud

élabore davantage sur la notion de répétition. Cette notion semble tellement imbriquée dans la psyché humaine, qu'il faudra beaucoup d'expériences et de réflexions pour la mettre au grand jour dans la théorisation freudienne. Dans ces rencontres où nous avons invité les femmes à nous partager ce qui les avait conduites à fréquenter tel organisme, toutes ont pris la parole à leur manière, et assez naturellement elles se sont laissées porter par un flot d'associations entre le présent et le passé. Nous avons recueilli quelques réseaux de représentations mnésiques déployés lors des rencontres. Christiane sera particulièrement ébranlée lorsqu'elle fera le dessin de sa maison rêvée et qu'ensuite, elle réalisera qu'elle a, sans savoir, reproduit la maison familiale de son enfance. Nous écrivons à ce propos : « "J'ai dessiné vraiment la maison où je suis venue au monde", pis tu me demandes des Kleenex, car tu ne pensais pas "que ça viendrait me chercher de même". Tu insistes et affirmes que "Ça brasse en dedans..." ». Entre représentations et répétitions, une brèche s'est frayée à ce moment. Toutefois, entre cette rencontre et la suivante, Christiane a rechuté dans la consommation de cocaïne. N'oublions simplement pas que la répétition reviendrait aussi à « ce qui refuse de s'inclure » (Imbault, 1997, p. 140).

Comme nous le précise Imbault (1997), le propre de la répétition est justement ce « rapport temporel immédiat, échappant à toute forme de réseau mnésique ou représentatif » (p. 142). Une chose nous semble importante à ce stade-ci, soit cette disposition affective que la répétition fait sienne : l'éprouvé en rencontre. En ce sens, les deux passages à l'acte les plus massifs lors de ces rencontres auront sans doute été de la part de Shady, qui n'est jamais revenue, et la rechute de Christiane la journée avant notre dernière rencontre. De cela, nous avons été témoin et impliquée. Nous aborderons davantage cette disposition affective dans la prochaine section sur le destin des transferts.

La répétition liée au passé, dans le sens des représentations, nous ramène encore à notre questionnement sur l'institution. Il est évident que la recherche qualitative, dans sa réalité d'un nombre prédéterminé de rencontres, ne peut aborder le thème de la résistance comme dans une cure analytique. Toutefois, ces portraits témoignent d'une certaine possibilité d'assumer une traduction quand même, ne serait-ce que dans le doute par

rapport au *manifeste*, au profit de l'écoute du *latent*, et dans une sensibilité au *mouvement* qui s'approche davantage de l'affect en image à représenter, que de la représentation en elle-même. À travers ces rencontres, et ensuite grâce au processus d'écriture, nous sommes entrée et sortie à quelques reprises, d'abord pour percevoir ces passages, ces mouvements dynamiques, et ensuite pour tenter une élaboration compréhensive mais parfois sans « représentation » possible. Nous avons donc amorcé un certain travail de répétition dans la mesure où nous avons écouté et réécouté les entretiens, lu et relu les *verbatim*, écrit et réécrit ces portraits.

« Le même – par les figures de la tautologie (“la poussière dans la poussière”) – est comme un perpétuel retour de la surprise. » (Albarracín, L., 2007, p. 41) Cette citation nous renvoie au besoin qu'ont les enfants de se faire relire la même histoire tous les soirs, sur une assez longue période de temps, et de cet effet/affect de la surprise souvent palpable sur leur visage. La répétition comme reprise surprenante de l'autre en soi. La nécessité de l'anticipation comme représentation d'un but, mais aussi du plaisir de repasser, avec l'autre, dans ces chemins de plaisir attendu. Pensons à Christiane qui souhaite retrouver le plaisir pur de la musique forte, de l'extase d'être regardée sur scène, d'être accompagnée dans l'intensité des bars si fréquemment vécue à l'enfance avec ses parents. Mais également, à cette solitude profonde soulignée par les trois femmes comme reprise des fractures sans objet autre. Comment représenter l'absence — ce qui justement *ne s'est jamais présenté*? Il faut risquer le retour à la source vide, au flottement sans ancrage, comme illustré par le dessin du bateau de Philomène où il semble flotter dans le vide, cet informel attractif. Le destin de ces affects flous échappe à la liaison promise par les mots, alors la répétition par l'acte fait sa loi psychique. À travers ces portraits, nous avons assurément activé en nous ce besoin de constructions de sens, mais comme le texte le laissait entrevoir, nous avons aussi toléré les flottements, les mélodies faussées, les vides pleins. Comment observer, ressentir, tolérer, comprendre pour ensuite ouvrir et lier de nouvelles représentations avec elles ? Comment transformer cette répétition sans représentation, mais toujours adressée, en une reprise intersubjective qui pourra mener vers une mémoire intime et dénouer cette impasse

liée aux états de détresse infantile de l'actuel ? Notre implication ainsi que notre écoute (comme passeur<sup>3</sup>) pourraient être une clé. Encore faut-il le savoir et le transmettre dans notre système de soins.

Nous souhaitons ouvrir et remettre en question la place des passeurs (chercheuse ici, intervenantes là ou psychologues ailleurs) et surtout la manière d'être en lien avec elles, de les accompagner en connaissance de cause. Nous revenons donc avec notre question de recherche concernant l'adresse renouvelée et souhaitons mettre l'accent sur les institutions comme possibilité d'affiliation, c'est-à-dire mettre en relief ce qui, actuellement, pourrait relancer, récolter et ouvrir sur de nouvelles réalités psychiques éprouvées chez ces femmes en situation de grande précarité. Lorsque Philomène affirme qu'elle « n'est pas un numéro », qu'elle ne peut pas s'adresser simplement à n'importe qui au téléphone lors de moments de détresse, que demande-t-elle plus profondément ? Et que penser des réponses qu'elles ont reçues généralement jusqu'à maintenant ?

### 1.21 Le corps et les transferts

Freud a souligné que « le transfert naît spontanément dans toute relation humaine, comme entre le patient et le médecin » (1910). Certains auteurs ont fait ressortir qu'il y a plusieurs variantes des relations transférentielles humaines, dont celle de la recherche qualitative. La notion du transfert nous semble être un point fondamental ne serait-ce que par notre propre intérêt/transfert face à ces questions de recherche, notre choix de sujet et notre implication particulière dans cette écriture.

---

<sup>3</sup> Celui qui reçoit les charges pulsionnelles et transférentielles, avec engagement.

Nous avons été témoin et partie prenante des dynamiques qui se mettent en jeu pour ces femmes en raison du travail de paroles proposé face à nous en tant que représentante de la recherche « universitaire » (et donc, figure d'une institution en lien avec laquelle elles *risquent* à chaque fois quelque chose dans la répétition). En effet, il y avait Stephany, la femme à l'écoute, impliquée, touchée, déstabilisée. Cette modalité de la recherche à double versant transférentiel semble permettre une plus grande ouverture dans un dévoilement intense et chargé : le nombre de rencontres prédéterminé, le cadre de la recherche universitaire où peuvent être projetées beaucoup de choses, notamment l'idéal du Moi comme nous avons pu le voir avec chacune d'entre elle. Rappelons que le transfert est aussi inducteur de résistance. Or, la résistance nous indique les obstacles, les limites, là où un travail psychique doit s'entendre dans les dynamiques (forces) psychiques. Les fins des rencontres mettent en lumière là où la résistance était perçue par elles, impliquant le retour en force de la répétition. Il y a des forces qui ne semblent pas avoir pu se mettre au service d'un fantasme et la brutalité du transfert semble avoir été recouvert par l'actuel. Shady n'a pas repris la porte des entretiens proposés, Christiane a repris sa consommation la vieille de notre dernière rencontre, et Philomène a reporté à plusieurs reprises notre dernière rencontre. Les dynamiques psychiques réveillées par le versant traumatique par trop d'actuel sans élaborations possibles. Tout porte à croire que les mises en actes par ces fins dans le cadre d'une recherche puissent susciter les mêmes réactions auprès des organismes fréquentés. Les portraits illustrent la difficulté d'entendre la souffrance, d'éviter les mises en fuite par l'agir. À quelques reprises nous tentons de dire cette difficulté, d'entendre ces souffrances racontées : « J'associe sur l'écorce terrestre dure et le roulement des particules infinies. J'étais rendue loin. Aussi loin que nécessaire pour rester disponible à ces rires et à ces paroles conjointement formulées. Et tu m'apprends comment il faut beaucoup d'espace en soi pour écouter sans tomber. »

Implacablement, nos portraits ramènent cette notion d'une « rêvance émotionnelle », qui désigne une attention flottante vivante, en mouvance, en quête d'un équilibre tout provisoire de sa déstabilisation inévitable. Comme nous le mentionnions plus haut, nous



avons été déstabilisée par ces rencontres. Et cet état de rêvance émotionnelle nous a permis, comme les portraits le laissaient voir, de saisir les dynamiques sous-terraines et ce, malgré le peu de temps offert à ces partages, à ces transferts en cours. Ces portraits se veulent à mi-chemin entre un transfert intense permettant de saisir une part des dynamiques inconscientes et à mi-chemin entre une compréhension partielle de ces mêmes dynamiques. Nous avons donc accepté notre fonction de cet autre qui commence à rêver, à parler, à jouer, et donc à chercher à comprendre. Nous ne voulons surtout pas, au nom du transfert sur la théorie, du Savoir, enfermer ces femmes dans des réflexions plaquées et utilitaires. Et il est peut-être là, notre plus grand contretransfert sur cette situation de la recherche : nous n'arrivons pas à catégoriser ces femmes qui le sont plus souvent qu'autrement. Nous sommes en résistance face à toute tentative de saisissements. Il y a probablement aussi quelque chose à mettre en lumière par rapport à ce que cette résistance signifie, raconte et impose à notre manière d'analyser les discours des sujets de la recherche qualitative. Cela dit, une certitude nous habite au sortir de cette recherche, soit l'effet important que peuvent permettre les transferts et combien ils peuvent être un « outil » de travail fondamental dans l'aide que nous pouvons leur apporter. La notion du lien affectif (l'amour) revient avec force, car il est le centre des transferts possibles. À travers ces rêvances émotionnelles, nous avons fait un travail de penser les charges déposées en rencontre et nous avons résisté à faire taire ce qui a besoin de se dire.

La différence des sexes (et des générations) semble un vecteur important dans le travail de relation auprès de ces femmes en situation de grande précarité. Cette différence est intriquée dans toute la complexité issue de l'identification de la petite fille à sa mère, de la perte de son premier objet d'amour, et de son détournement pour investir le nouvel objet d'amour qu'est le père, le tiers. Bref, la grande complexité de la sexualité féminine ne peut pas être épargnée dans nos réflexions après ces rencontres. En effet, ces femmes enchainent déception après déception dans cette quête identificatoire du féminin, que ce soit à travers l'utilisation même de la dite sexualité (prostitution), ou de la notion de la maternité ici très significative. De plus, dans cette section sur le transfert, ajoutons que nous

sommes nous-même une femme, qui écoute ces réalités féminines particulières, qui résonnent à certains égards ne serait-ce que par le rapport au corps, à la manière de recevoir leurs vécus. Luce Irigaray (1980) soulève ceci de capital :

Nous avons aussi à trouver, retrouver, inventer les mots, les phrases, qui disent le rapport le plus archaïque et le plus actuel au corps de la mère, à notre corps, les phrases qui traduisent le lien entre son corps, le nôtre, celui de nos filles. Nous avons à découvrir un langage qui ne se substitue pas au corps-à-corps [...] (p.31)

Prendre en compte le corps et la loi (qui fait tiers dans ce travail d'écriture universitaire), pour créer du symbole et du vivant, pour tenter de sortir des logiques de la compulsion de répétition et ouvrir vers la disposition à la ré-acquisition. Ce style d'écriture par portraits nous semble être au plus près des dynamiques transféro/contre-transférentielles. Nous avons tenté de rester au plus près des corps qui parlent le féminin. Ce revirement méthodologique nous indique l'importance du corps à corps en cherchant une manière d'élaborer, sans s'y substituer, ce rapprochement intime des psychés en rencontre. D'ailleurs, comme nous l'indique Freud (1938) avec ce passage où il énonce que « psyché est étendue », la psyché est toujours corporelle. Ce passage issu de nos portraits illustre un tel propos : « Comme quoi aider, porter, écouter doit parfois se manifester d'abord à travers la présence des corps [...] ». Laurence Khan, quant à elle, rappelle que l'image motrice verbale, connectée aux tracés moteurs sensoriels, donne aux mots le pouvoir de porter le quantitatif. Elle fait l'hypothèse que ce n'est pas la langue (représentation de mots) qui donne accès à ce qui se joue inconsciemment mais « sa disposition, son rythme, son essoufflement, sa hâte, son timbre. » (2012, p. 195). Ce sera donc à travers l'information de notre propre vécu corporel entretissé des images motrices évoquées par l'autre qu'une certaine forme pourra advenir.

Nous proposons de comprendre les institutions gouvernementales comme étant davantage sous le registre paternel, avec ce travail de penser la transmission et sa fonction de tiers. Tandis que les organismes communautaires sont plus spontanément compris dans un

registre maternel, à cause de leur engagement féministe et du type de soins (maternants) qu'ils dispensent. Cela dit, il semble difficile, pour ces deux types d'institutions, de tolérer les crises, les voracités et les répétitions de l'acte. La stabilité que pourraient offrir ces institutions est souvent fragilisée par les dynamiques de répétition. Il est évident qu'une institution ne peut devenir le père ou la mère, ni palier les manquements originels. Notre position ferme concernant le besoin de répéter tout en ayant une nouvelle réponse par des passeurs engagés nécessite une plus grande conscience des enjeux dynamiques sous-jacents. Comment aider celles qu'on soigne à se représenter leurs demandes tout en respectant les valences transférentielles inhérentes au processus d'affiliation ? Comment aider les passeurs, représentants des institutions, à mieux comprendre les enjeux dynamiques de cette population ? Nos portraits sont en quelque sorte une tentative de remettre en scène les forces motrices et les nécessités d'un travail de pensée impliqué dans le corps, et donc dans la psyché. Une tentative de démontrer comment *essayer* d'être à la fois le contenant et le contenu d'une pensée non encore élaborée. En effet, ces femmes, tel qu'explicité dans notre section de la *Hilflosigkeit*, semblent être restées prises dans cette carence à haute teneur de voracité, loin d'un sein nourricier suffisant, ou par la suite, bien loin d'une mère à qui s'identifier dans ce passage de l'œdipe. C'est surtout évident chez Philomène, qui n'aura jamais réellement connu « cette femme-là » et qui questionne encore son existence au monde. Les pères en absence et les institutions fragmentées dans leurs offres de soins actuels retournent inmanquablement dans le carrousel de la répétition. Comment remettre comme point d'appui la machine à penser tout comme la nécessité d'un lien affectif dans l'engrenage institutionnel ? Par là, nous revenons au fil conducteur de Freud qui, dans son « Projet d'une psychologie », évoquait une « position identificatoire » et avançait que le rôle de l'image mnésique motrice était central pour accéder au « penser » et au « comprendre ». Penser et faire, comment trouver l'équilibre dans nos propositions institutionnelles ?

Enfin, nous avons abordé antérieurement la définition de l'itinérance cachée chez les femmes comme « itinérance "organisée" » (CREMIS) et avons fait le lien avec un besoin et un élan *vitaux* où « organiser signifie : "disposer de manière à rendre apte à la vie" »

(Wikipédia). L'organe renvoie également à l'instrument de musique, à la voix, à un organe du corps. Nos développements ont permis de comprendre d'où vient notre accord avec cette nuance dans la définition de l'itinérance cachée qu'offre le CREMIS. Nous renchérissons simplement en insistant sur l'importance du rythme, de la parole et du corps comme manière incarnée d'aller à la rencontre de cette population. Nous ajoutons que cette disposition à la ré-acquisition, évoquée précédemment, devra trouver des institutions et des passeurs capables d'offrir une manière de rendre apte à la vie, à la pensée, les dynamiques souvent destructrices de la répétition en acte.

Entre la terre étrangère interne (le refoulé) et une terre étrangère externe (l'objet), comment devenir une femme libre si cette terre natale est en quelque sorte presque inconnue, ou inaccessible ? Quel rôle avons-nous à prendre, sans prendre la place qui n'est pas la nôtre, tout en offrant ces possibilités d'ouverture au lien maternel, au féminin ? Tout en offrant les dispositions nécessaires au travail de la pensée ?

## 1.22 L'exil (l'issue)

Pourquoi parler de l'issue possible à la transformation en termes d'« exil » ? Le parcours que nous avons eu le privilège d'accomplir grâce à ces rencontres et en écho à notre propre cheminement, a laissé des traces insoupçonnées. Dans cette dernière section de l'essai, nous tenterons de rendre compte de ces réflexions, car le début de cet essai était peuplé de pourquoi, de comment, de doute et nous avons été plus d'une fois *lost in translation*. Ensuite, nous avons appris la patience des silences noirs, l'écoute incarnée des deux-trois chaises, la compréhension des vides-pleins, et surtout les voyages humanitaires au cœur de soi et de l'autre.

Tout d'abord, nous avons évoqué déjà la notion de rencontre entre deux êtres, et l'impact transférentiel sur chacune lorsqu'il s'agit d'une rencontre « véritable » — par quoi nous

désignons une rencontre déstabilisante, car se déroulant à la fois dans un territoire commun et à la fois dans un lieu différencié et fort inconnu. Là où nous devons à la fois trouver cet air de transition commun et à la fois voyager d'îles en îles avant de se rencontrer sur une terre ferme. Accepter d'embarquer dans le voyage avec l'autre, même et surtout peut-être, lorsque nous n'en connaissons pas la destination de prime abord, semble être un bon point de départ. L'exil touche à cette force nécessaire à la survie, au besoin de trouver une terre d'accueil car la terre d'origine ne peut offrir une qualité de vie digne des espoirs humains. Ces femmes sont en constante tentative de survie. Clandestines de leur monde intérieur, condamnées à errer dans les tunnels et les parcs du monde extérieur. Assumer de quitter cette première terre, cette terre natale, cette *pachamama*, c'est aussi assumer le deuil de la perte. Comme nous l'avons exploré rapidement ensemble, ces femmes n'ont souvent pas eu accès à cette terre stable et solide lors de leur arrivée au monde. De tremblements de terre en tsunamis dévastateurs, elles ont souvent décidé de camper dans des sables mouvants au lieu d'embarquer sur des voiliers des possibles. Quitter quelque chose de flou et d'encore espéré est difficilement représentable. Il faudra la rencontre avec un autre qui *bienvenue* pour oser embarquer dans ce nouveau moyen de transport et oser les destinations inconnues, les nouveaux frayages, les nouvelles tempêtes. L'important ici serait la main tendue, le regard confiant d'un objet qui n'a pas peur d'aimer et d'être aimé. D'un passeur qui peut offrir des surfaces de représentation, de projection pulsionnelle où cette scène de l'exil comme espoir des jours meilleurs permettra de quitter les absents, les creux éternels de l'impossible.

La scène de cette recherche, avec ses modalités propres et ses différences techniques, n'aura pas fait exception. Nous avons voyagé nous-même dans ce travail d'élaboration par portrait. L'étrangeté du déjà entendu, comme nous l'a rappelé Christiane avec le dessin de sa maison rêvée, témoigne de ces mouvements inconscient-conscient au risque du refoulé qui revient cogner à nos portes éveillé. Comment accueillir ces étrangetés de soi sans retomber dans les trous du passé ?

Enfin, revenons à nos analyses par portraits. Comme le dit si justement Godbout : « Écrire, comme immigrer, c'est faire un choix, c'est refuser de se laisser porter par les idées reçues, c'est être conscient de la précarité des échanges, c'est assumer l'angoisse de mort... » (Godbout, *in* Robin, p. 174) Le traducteur est placé dans une position d'exil par rapport à lui-même, de dépossession de soi, de perte des repères. Cela dit, l'exil permet également une réappropriation, un retour à soi, le tout dans un double mouvement entre la vie et la mort, les espoirs et les deuils. Voilà pourquoi nos portraits se sont conclus sur nos souhaits, nos espoirs. Pour relancer la vie, dans ces constats parfois très lourds de désespoir, d'états de détresse racontés, sans représentations soutenantes. Le passeur devra permettre ces voyages, pour que de survie en rechute, la stabilité relationnelle puisse outrepasser les errances et montrer ces nouveaux visages sous un jour familial, accueillant et fondateur. Non pas dans une idéalisation vaine, mais bel et bien dans notre humanité engagée et solidaire. Ensuite, seulement, il y aura possibilité de reconnaître ces liens de voisinage et de ressemblance dans la différence.

L'identification, c'est « à la fois le semblable et le différent qui s'évoquent, le sujet et l'objet, leur distinction et leur indistinction, le conscient de l'imitation et l'inconscient des fantasmes et des processus qui le déterminent [...] » (de Mijolla, p. 39). La terre d'accueil est importante, nos institutions sont importantes, les gens qui accueillent sont fondamentaux. Shady, dans son exil vers la rue, vers les centres d'hébergement, vers les bras d'hommes, nous en a démontré le tragique. Or, elle est quand même venue à notre rencontre, une fois. Et nous espérons que dans ses prochaines rencontres, dans des lieux d'écoute et d'échanges sincères, il y aura un relais, une relance à sa traversée relationnelle. Notre style d'écriture a peut-être fait la démonstration des possibles de l'exil : « l'écriture est une activité d'étranger. L'étranger, c'est celui qui demande le pourquoi des choses. C'est ce que fait par exemple l'immigrant qui arrive dans un pays d'adoption [...] » (Godbout, *in* Robin, p. 174).

Quel type d'étranger voulons-nous être lors de nos rencontres ? Quel type de pays d'adoption voulons-nous représenter dans nos institutions de soins ? Sachant que le lien

affectif est la base fondamentale, comment trouver un juste équilibre dans l'aide proposée à ces femmes ?

## CONCLUSION

*« ...plus j'avance, plus j'ai l'intime conviction que je devais le faire, non pas pour réhabiliter, honorer, prouver, rétablir, révéler ou réparer quoi que ce fût, seulement pour m'approcher. [...] et que de cette quête, aussi vaine fût-elle, il reste une trace. »*  
De Vigan, 2011

Nous sommes partie d'un désir de déchiffrement des représentations psychiques de ces femmes en situations de grande précarité qu'elles auraient face aux institutions. Nous sommes arrivée au deuil de ce déchiffrement, et avons plutôt opté pour un accompagnement avec les représentations partagées comme observatrice impliquée et pseudo traductrice dans l'après-coup. S'identifier, observer/ressentir et comprendre : voilà comment nous croyons avoir accompli cet essai au final. Non pas pour tout comprendre, encore moins comprendre mieux que d'autres ou que ces femmes rencontrées. Pour reprendre autrement les mots de Paul Denis, nous avons écrit à travers ces portraits, ces objets de présences, perçus, et donc interprétés, ce qui vient d'autrui (p.134) pour ensuite revenir à notre questionnement principal concernant ce qui se rejoue au cœur même du travail clinique en institution de soins auprès de ces femmes en situation de grande précarité.

Il est certain que la petite taille de notre échantillon et la singularité de l'entreprise d'analyse ne permettent pas la généralisation de nos résultats ni d'en extrapoler les conclusions à l'ensemble des liens qui se tissent entre femmes en situation de précarité et institutions. D'autres études pourraient approfondir cette réflexion et questionner plus directement la réponse de divers services et établissements à ce que nous avons conceptualisé comme une adresse renouvelée à leur endroit sous le signe de la répétition comme réappropriation de ce qui a manqué. Le questionnement sur la posture des passeurs aurait également tout avantage à se poursuivre.



Au terme de ce projet de recherche nous prenons le pari que cette démarche de la recherche engagée puisse interroger les conditions d'accommodement des restes qui s'offrent dans le travail d'écriture, comme matière à symboliser, au cœur même des nouages intersubjectifs et puisse offrir une compréhension complexe à tout travail d'analyse, en recherche comme en clinique. Nous avons soulevé plusieurs questionnements lors de la discussion des résultats, ils restent encore en suspens et c'est sûrement tant mieux, car nous souhaitons ouvrir la réflexion suite à ces rencontres et non fermer avec des réponses figées et formelles. Il semblerait que les flous de représentations soulignés par ces rencontres soient un frein important dans la capacité de reprendre un travail de penser auprès d'elles. Que leurs mises en acte répétitif rencontrent la rigidité des fonctions institutionnelles actuelle. Or, ces questions se posent dans cette quête d'offrir de meilleures pistes d'intervention, d'aide, autant pour cette population que pour nos institutions et leurs représentants *passseurs*.

Est-ce réaliste de proposer aux institutions de soutenir, le temps nécessaire, les répétitions de ces femmes et de tolérer les forces hostiles qui s'y déploient ? Est-ce utopique de proposer des liens affectifs réels et stables au cœur de nos institutions actuelles ?

Nous reconnaissons par notre propre parcours référent, qu'il s'agit de propositions très exigeantes. Or, nous réitérons qu'il est nécessaire de tolérer que *ça* se répète. En effet, nous constatons qu'elles vont répéter de toute façon. Par ailleurs, n'est-ce pas exactement ce que nous souhaitons à Philomène à la fin de ce portrait de répéter autrement. Cet autrement engage l'autre, les passeurs et les institutions comme gardiens de la pensée et d'une transmission structurante.

Ce que je nous souhaite maintenant ?

De garder le vivant de la pensée psychanalytique au cœur même des projets de recherche universitaire. Offrir des balises soutenantes dans nos institutions capable de tolérer ce que

le sens plein d'une rencontre qui déstabilise nécessite d'implication, d'engagement et de savoir perdre pieds sans perdre le Nord. De rester à la frontière des pays de soi et de l'autre, de ne pas avoir peur de voyager dans les zones en guerre ou sur des îles isolées.

## ANNEXE A

### Schéma d'entretien

#### 1<sup>ER</sup> ENTRETIEN

##### Présentation

- Chercheuses de l'UQAM
- But de la recherche: Comprendre les besoins des femmes en situation de précarité, de Laval. Pour ce faire, comprendre la trajectoire des femmes, et dans celle-ci, les différents besoins et les réponses apportées, jusqu'à ce jour.
- Modalité de participation (3 entretiens, durée = 1 heure à 1h30 chacun)
- Anonymat et confidentialité (en particulier, importance de spécifier que le contenu et toute autre info sur la participante demeurera inconnu de tous les gens de la ressources, y compris bien sûr la direction)
- Enregistrement de l'entretien pour respecter fidèlement son contenu
- Formulaire de consentement – lecture avec la participante, réponse aux questions
- Questionnaire sociodémographique (à la fin du premier entretien)

##### **Entrée en matière**

- ❖ J'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amenée à « nom de l'organisme »
- ❖ RELANCE, si trop difficile à répondre : J'aimerais comprendre ce que vous venez chercher à « nom de l'organisme »

##### ***Thèmes à explorer, selon le fil conducteur du discours de la participante***

##### Parcours personnel

- Compréhension de la situation de précarité
  - Représentations de son propre parcours
  - Liens avec l'histoire personnelle antérieure et les aléas de celle-ci (attention portée aux expériences de rupture notamment affective et de violences)

- Représentations des besoins
  - o des femmes en situation de précarité
  - o de ses propres besoins
- Représentations du futur
  - o Possibilités de modifier sa trajectoire

#### Les services

- Attentes face aux organismes
- Expérience des organismes fréquentés
  - o Utilisation des services proposés
  - o Appréciation de ceux-ci : incluant le cadre de fonctionnement, le milieu de vie, l'approche, les intervenant(e)s, les autres utilisateurs et utilisatrices
  - o Différences et recoupements avec les autres services utilisés
- Expérience des services sociaux et communautaires utilisés (dans le passé et/ou dans l'actuel)?
  - o Utilisation des services proposés
  - o Appréciation de ceux-ci : incluant le cadre de fonctionnement, le milieu de vie, l'approche, les intervenant(e)s, les autres utilisateurs et utilisatrices
  - o Différences et recoupements avec les autres services utilisés
- Expérience des limites des services reçus en regard des besoins présentés
  - o Description des besoins laissés en suspens
  - o Description des attentes non répondues face aux services reçus
  - o Impact de cette expérience sur la trajectoire
- Localisation des services reçus
  - o Le cas échéant, expérience de délocalisation et impact de celle-ci

#### Les intervenant(e)s

- Perception des intervenant(e)s : leur rôle, leur travail
- Type de relations entretenues avec eux/elles (et/ou autres employé(e)s/administration)
- Attentes envers les intervenant(e)s relativement au cheminement personnel

#### Les autres femmes

- Perception des autres usagères des organismes fréquentés
  - o Compréhension de leur problématique
  - o Situation de soi par rapport aux autres (différences, ressemblances)
- Type de relations entretenues avec les autres usagères

#### Préparation de la fin de l'entretien

- Autres éléments que la participante aimerait aborder et qui ne l'ont pas été
- Raison de participation à cette recherche

## Dessin de la maison de rêve

\* La proposition de dessiner une maison de rêve doit être cohérente avec un moment propice de l'un ou l'autre des entretiens, afin d'éviter un effet de surprise ou d'effraction.

\* En ce sens, l'emploi du dessin servira de support à l'entrevue, ce qui pourra apporter un supplément d'informations et une base matérielle pouvant faciliter l'expression de la participante.

\* Consigne demandée (issu d'une recherche de Patrice Cuynet, 2016) : « Voulez-vous dessiner la maison de vos rêves. Vous pouvez la dessiner librement selon votre imagination sous forme d'un plan. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'expliquer à haute voix ce que vous faites. »

\* Le contexte du dessin pourra favoriser le déploiement du discours, notamment sur les besoins des participantes rencontrées, en termes de stabilisation.

## Passation du questionnaire sociodémographique

### 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> ENTRETIEN

♣ Certaines choses vous sont-elles venues à l'esprit depuis notre dernier entretien?

♣ Peut-être y a-t-il certains aspects dont vous aimeriez parler?

*Si la participante ne semble pas savoir quoi dire, on peut reprendre avec :*

♣ De nouveau, j'aimerais que vous me parliez de votre expérience en lien avec les services d'aide...

♣ Thèmes non abordés en premier entretien :

---

---

---

### **Fin de l'entrevue**

- Question sur l'impression de thèmes non évoqués lors de l'entretien, mais importants pour l'interviewée.

### **Après avoir terminé l'enregistrement de chaque entretien**

- Question sur le déroulement de l'entretien
- Retour sur la confidentialité et l'anonymat des entretiens et de leur participation à l'étude
- Après la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>ème</sup> entrevue, préciser que s'il y a un contretemps pour la prochaine entrevue, elle peut nous aviser pour reporter rencontre (téléphone, courriel).
- Évaluation de l'état de la participante
  - o Référence à des ressources appropriées au besoin (à l'intérieur de l'organisme ou à l'extérieur), si nécessaire

### **REMERCIEMENTS APRÈS CHAQUE ENTRETIEN**

**ANNEXE B**  
**Formulaire de consentement**

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

Besoins des femmes en difficulté de Laval en contexte de trajectoires d'aide discontinues :  
vers l'adaptation et la création de nouvelles ressources?

PRÉAMBULE:

Vous êtes invitée à participer à un projet de recherche qui vise à cerner les besoins des femmes lavalloises en difficulté et à proposer des adaptations aux services existants. Avant d'accepter de participer à ce projet, il est important de prendre le temps de lire et de bien comprendre les renseignements ci-dessous. S'il y a des mots ou des sections que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions.

IDENTIFICATION:

Chercheure responsable du projet : Sophie Gilbert

Tél : (514) 987-3000 poste 4441

Département de psychologie, UQAM

C.P. 8888, Succ. Centre-ville

Montréal, H3C 3P8

[gilbert.sophie@uqam.ca](mailto:gilbert.sophie@uqam.ca)

***Membres de l'équipe :***

Partenaire de recherche :

Marie-Ève Surprenant (coordonnatrice, Table de concertation de Laval en condition féminine)

Assistantes de recherche :

Isabelle-Anne Lavoie (étudiante à la maîtrise en travail social)

Stephany Squires (doctorante en psychologie)

Solange Lafolle (doctorante en psychologie)

Coordonnatrice :

Eve-Marie Lampron, Agente de développement, protocole UQAM/Relais-femmes, Service aux collectivités UQAM

#### OBJECTIFS DU PROJET et FINANCEMENT:

La recherche a pour objectif de cerner les besoins des femmes lavalloises en difficulté et de proposer des adaptations aux services existants, voire la création d'une nouvelle ressource pour la région de Laval.

Ce projet de recherche reçoit l'appui financier du Programme d'aide financière à la recherche et à la création, volet 2 (recherche dans le cadre des services aux collectivités), UQAM.

#### PROCÉDURE(S) OU TÂCHES DEMANDÉES AU PARTICIPANT, À LA PARTICIPANTE:

Votre participation est requise pour trois entrevues qui prendront chacune de 1 heure à 1h30 de votre temps. Un intervalle d'une semaine environ séparera ces entrevues. Nous mettrons à votre disposition, lors de ces entrevues, un crayon et du papier, que vous pourrez utiliser à votre convenance ou à l'invitation de l'intervieweuse, afin d'accompagner certains aspects de votre propos. Avec votre permission, nous conserverons, le cas échéant, ces dessins en complément des entrevues.

Les entrevues sont enregistrées audio numériquement avec votre permission. Le lieu (un local de l'organisme que vous fréquentez ou un autre lieu à votre convenance) et l'heure de



l'entrevue sont à convenir avec l'intervieweuse. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

#### AVANTAGES et RISQUES POTENTIELS :

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la réalité et des besoins des femmes en difficultés de Laval, et en particulier, des limites de l'intervention qui leur est proposée. Ce faisant, il sera possible d'envisager la création de services et/ou d'une nouvelle ressource d'hébergement répondant davantage aux besoins des femmes lavalloises en difficulté.

Il n'y a pas de risque d'inconfort significatif associé à votre participation à cette recherche. Toutefois, le contenu personnel abordé durant les entretiens pourrait raviver des émotions désagréables. Advenant un certain inconfort, une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation.

Sachez qu'il est de la responsabilité de l'intervieweuse de suspendre ou de mettre fin à votre participation si elle estime que votre bien-être est compromis. Vous pouvez également choisir de mettre fin vous-même à votre participation et ce, à tout moment, tel que précisé à l'item « Participation volontaire et Droit de retrait ».

#### ANONYMAT ET CONFIDENTIALITÉ :

Il est entendu que tous les renseignements recueillis lors des entretiens individuels sont confidentiels. Seules les assistantes de recherche et la chercheure principale auront accès à ces renseignements. Les enregistrements et votre formulaire de consentement seront conservés séparément et en lieu sûr au bureau de la chercheure principale pour la durée totale du projet.

Afin de protéger votre identité et la confidentialité des données recueillies auprès de vous, vous serez toujours identifiée par un code alphanumérique (documents de travail) ou nom fictif (publications et communications). Ce code et ce pseudonyme associés à votre nom ne seront connus que de la chercheuse principale et des assistantes de recherche. De plus, tous les renseignements qui pourraient permettre de vous identifier ou d'identifier une autre personne que vous nommez dans l'entrevue seront déguisés afin qu'on ne puisse les reconnaître.

Les enregistrements sonores des entretiens et le formulaire de consentement recueillis pour cette recherche seront conservés pour une période de 5 ans après la fin de l'étude, et seront détruits après ce délai.

#### PARTICIPATION VOLONTAIRE et DROIT DE RETRAIT :

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure, et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche, sans préjudice de quelque nature que ce soit et sans avoir à vous justifier. Dans ce cas, et à moins d'une directive contraire de votre part, les documents vous concernant seront détruits.

Votre accord à participer implique également que vous acceptez que l'équipe de recherche puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, mémoires et thèses des étudiants membres de l'équipe, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement.

#### CLAUSE DE RESPONSABILITÉ :

En acceptant de participer à ce projet, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le commanditaire ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

#### RECHERCHES ULTÉRIEURES :

Au terme du présent projet, nous aimerions conserver sur une période de 10 années les données recueillies auprès de vous pour approfondir les résultats de la présente recherche. Les règles d'éthique du présent projet s'appliquent à cette conservation à long terme de vos données. Vous êtes libre de refuser cette utilisation secondaire.

- J'accepte que mes données puissent être utilisées pour approfondir les résultats de la présente recherche.
- Je refuse que mes données puissent être utilisées pour approfondir les résultats de la présente recherche.

#### DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS?

Pour des questions additionnelles sur le projet, sur votre participation et sur vos droits en tant que participante de recherche, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec :

Sophie Gilbert, PhD, chercheure principale  
Numéro de téléphone : (514) 987-3000, ext. 4441  
Adresse courriel : [gilbert.sophie@uqam.ca](mailto:gilbert.sophie@uqam.ca)

Le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche

avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidence du Comité, par l'intermédiaire de son secrétariat au numéro (514) 987-3000 # 7753 ou par courriel à [CIEREH@UQAM.CA](mailto:CIEREH@UQAM.CA)

#### REMERCIEMENTS :

Votre collaboration est importante à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier. Si vous souhaitez obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette recherche, vous pourrez consulter le site internet de La table de concertation de Laval en condition féminine (<https://www.tclcf.qc.ca/>) ou du groupe de recherche ([www.grija.ca](http://www.grija.ca) sous l'onglet «diffusion»).

#### SIGNATURES :

Par la présente :

- je reconnais avoir lu le présent formulaire d'information et de consentement;
- je consens volontairement à participer à ce projet de recherche;
- je comprends les objectifs du projet et ce que ma participation implique;
- je confirme avoir disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer;
- je reconnais aussi que la responsable du projet (ou sa déléguée) a répondu à mes questions de manière satisfaisante; et
- je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner.

Signature de la participante :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date :

Je, soussigné, déclare :

- avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques du projet et autres dispositions du formulaire d'information et de consentement; et
- avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur responsable du projet ou de son, sa délégué(e) :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis à la participante.

**ANNEXE C**  
**Certificat éthique**

No du certificat : 3319

## BIBLIOGRAPHIE

- Andréas-Salomé, L. (1994). *Lettre ouverte à Freud*. Éditions du Seuil.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. PUF.
- Albarracin, L. (1997). *Pierre Peuchmaurd témoin élégant*. L'oie de cravan.
- Bernateau, I. (2018). *Vue sur mer*. PUF.
- Bettelheim, B. (1975). *Un lieu où renaitre*. Robert Lafront.
- Bouchard, S. (2021). *Un café avec Marie*. Boréal.
- Bournova, K. et Kapsambelis, V. (2006). *Psychanalyse et institutions*. PUF.
- Braudo, S. (1996). Dictionnaire du droit privé. <http://www.dictionnaire-juridique.com/definition/repetition-de-l-indu.php>
- Carsten Dutt (1998). *Herméneutique. Esthétique, philosophie pratique. Dialogue avec H. G. Gadamer*. FIDES.
- Chabert, C. (1999). Introduction. États de détresse. Dans *États de détresses*, 1-8. PUF.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1986). *Les deux arbres du jardin. Essais psychanalytiques sur le rôle du père et de la mère dans la psyché*. Éditions des femmes.
- Chasseguet-Smirgel, J. (2003). *Le corps comme miroir du monde*. PUF.
- Chasseguet-Smirgel, J. (2002). Animal, mon frère. Dans *Freud, le sujet social*, 25-44.
- Chiantaretto, J-F. (2004). L'analyste chercheur impliqué. Dans *Recherches en psychanalyse 1*, 171-178.

Chiantaretto, J-F. (2005). *Le témoin interne*. Aubier.

Colombo, A. (2015). *S'en sortir quand on vit dans la rue : trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*. Presses de l'Université du Québec.

Cuynet, P. (2016). *La maison de rêve. Image du corps familial et habitat*. PRESS.

De M'Uzan, M. (1994). *La bouche de l'inconscient*. Gallimard.

De M'Uzan, M. (2005). *Aux confins de l'identité*. Gallimard.

De Vigan, D. (2013). *Rien de s'oppose à la nuit*. LGF.

Denis, P. (2013). La séparation à la lettre. Dans *Les séparations*, 127-148.

Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Éditions du Seuil.

Dorion, H. (2020). *Pas même le bruit d'un fleuve*. Alto.

Enriquez, E. (1983). *De la horde à l'Etat*. Gallimard.

Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec. (2008). *Pour une politique en itinérance tenant compte des multiples visages de l'itinérance au féminin*. Commission parlementaire sur le phénomène de l'itinérance au Québec.

Freud, S. (1900). L'interprétation du rêve. Dans *Œuvres complètes*. PUF, 2003.

Freud, S. (1909). Le roman familial des névrosés. Dans *Névrose, psychose et perversion*, 157-160. PUF, 1997.

Freud, S. (1913). *Totem et tabou*. PUF, 2010.



- Freud, S. (1915). Le refoulement. Dans *Métapsychologie* (p.33-45). PUF, 2010.
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. PUF, 2010.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. PUF.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. PUF, 2016.
- Freud, S. (1930). *Le Malaise dans la culture*. Dans *Œuvres complètes*, 1994.
- Freud, S. (1937). *L'analyse finie et l'analyse infinie. Suivi de Constructions dans l'analyse*. PUF, 2012.
- Freud, S. (1908). Les théories sexuelles infantiles. Dans *La vie sexuelle* (p.14-27). PUF, 1969.
- Gélineau et al. (2008). *La spirale de l'itinérance au féminin : Pour une meilleure compréhension des conditions de vie des femmes en situation d'itinérance de la région de Québec*. Rapport de recherche. RAIQ.
- Lafortune, D., Gilbert, S., Lavallée, G. & Lussier, V. (2017). Enjeux psychiques des parentalités à risque et potentiels thérapeutiques du génogramme libre. *La psychiatrie de l'enfant*, 60, 115-144. <https://doi.org/10.3917/psy.601.0115>
- Gilbert et al. (2020). Besoin des femmes en difficulté à Laval : vers l'adaptation et la création de nouvelles ressources? GRIJA/UQAM/TCLCF.
- Gilbert, S. (2020). Quelques propositions relatives à l'intersection entre psychanalyse et recherche qualitative : un enrichissement réciproque? *In Analysis* 4, 16-23.
- Green, A (2003). Actualisation ou remémoration ? Dans *Sur la théorie de la séduction*, 135-161.
- Guyotat, J. (2005). Traumatisme et lien de filiation. Dans *Dialogue* 168(2), 15-24.

- Hentsch, T. (2003). *Raconter et mourir aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Imbeault, J. (1999). *Mouvements*. Gallimard.
- Irigaray, L. (1987). *Sexes et parentés*. Éditions de minuit.
- Kaës, R. (1987). *L'Institution et les institutions : études psychanalytiques*. Dunod.
- Kahn, L. (2012). *L'écoute de l'analyse. De l'acte à la forme*. PUF.
- Kristeva, J. (1998). *L'avenir d'une révolte*. Champs essais.
- Laberge, D., D. Morin & S. Roy (2000). L'itinérance des femmes : les effets convergents de transformations sociétales. Dans *L'errance urbaine* 5, 83-100. Multimondes.
- Lavigne, M. (2013, février). *Le 18 avril 1940 — L'adoption du droit de vote des femmes : le résultat d'un long combat*. Communication présentée à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque. <http://www.fondationlionelgroulx.org/Le-18-avril-1940-L-adoption-du.html>
- Le plan d'action en itinérance critiqué par les milieux d'intervention. <http://www.fede.qc.ca/actualites/plan-daction-en-itinerance-critique-par-milieux-dintervention>
- Lewis, C. (2016). L'itinérance des femmes à Montréal. <http://www.mmfim.ca/>
- Lussier, V., M. Poirier (2000). La vie affective des jeunes adultes itinérants: de la rupture à la hantise des liens. Dans *Santé mentale au Québec* 25(2): 67-89.
- MacDonald et al. (2020). *Démarche qualitative du Deuxième portrait de l'itinérance au Québec : Regards croisés et approfondissement des connaissances*. CREMIS, CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal.
- Paul Ricoeur (1988). L'identité narrative. Dans *Cinq études herméneutiques*, 75-94, 2013.

Pépin, C. (2021). *La rencontre. Une philosophie*. Allary.

Pierron, J. (2007). Herméneutique et poétique du lien généalogique. Dans *Le Divan familial*, 19, 13-29. <https://doi.org/10.3917/difa.019.0013>

Poirier, M., V. Lussier, R. Letendre, P. Michaud, M. Morval, S. Gilbert and A. Pelletier (1999). *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants (Rapport de recherche)*. GRIJA.

Québec (2014a), *L'itinérance au Québec. Premier portrait*. Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux. <http://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/fichiers/2014/14-738-01W.pdf>

Quintin, J. (2010). L'art de la rencontre. Dans *Cheminer vers soi, Hommage à Jean François Malherbes*.

Rey, A. (1993). Dictionnaire historique de la langue française. Le Robert, 2010.

Ricœur, P. (1983-1985). *Temps et Récit*. Tomes 1, 2 et 3. Le Seuil.

Robin, R. (2021). *Le roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. PUM.

Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition : Théorie du processus psychique*. Dunod.

Winnicott, D.W. (1975). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. NRF.